la lettre powysienne

numéro 16 – automne 2008

Sommaire

Editorial . . . . . p. 1
Les Powys et leur cercle . . . . . p. 2
The Powys and their circle . . . . . p. 3
A Memorable October Day, Neil Lee p.12
Une mémorable journée d'octobre, Neil Lee p.13
Llewelyn Powys (français) p.22
Llewelyn Powys p.23
Theodore Francis Powys (français). p.24
Theodore Francis Powys p.25
Three Personal Readings of *Maiden Castle*, W.J. Keith . . . p.30
Trois Lectures Personnelles de *Camp Retranché*, W.J. Keith . . p.31
Emma Goldman (1869-1940) (français) p.38
Emma Goldman (1869-1940) p.39
A Roddon, the Bowl and the Debris, Sonia Lewis p.46
Un "Roddon", la Coupe et les Débris, Sonia Lewis p.47
Anachronic Comments? p.52
Commentaires Anachroniques? p.52

Traductions et photographies de J. Peltier sauf indication contraire

Translations and photographs J. Peltier unless otherwise indicated

Editorial

Il nous a semblé intéressant d'ouvrir davantage ce nouveau numéro de *la lettre* aux deux autres frères Powys écrivains, Theodore et Llewelyn, en donnant la parole à la femme de ce dernier, Alyse Gregory, qui sut de sa place privilégiée de témoin légèrement en retrait observer tous les Powys et leur cercle d'un œil attendri mais également assez critique. Elle les décrit dans le Journal qu'elle tint jusqu'à la fin de sa vie, et dont seule une partie a été publiée. Aux questions essentielles, métaphysiques, que pose la vie, chacun dans la fratrie Powys a réagi selon son tempérament. Leurs textes cités ici n'ont d'autre ambition que de donner un avant-goût de leur style et de leur personnalité. On trouvera également dans ce numéro le récit d'un fervent admirateur de Llewelyn du pèlerinage qu'il fit à sa tombe et à la maison de Llewelyn et Alyse à Chydyok.

John Cowper n'est pas oublié, puisque, outre une intéressante réflexion par William Keith de trois lectures différentes qu'il fit de *Camp retranché*, ce roman souvent négligé, on pourra également lire une longue lettre que la célèbre anarchiste russo-américaine Emma Goldman adressa à JCP lors de la guerre d'Espagne et la réponse de celui-ci. Il faudra bien un jour qu'on étudie de nouveau attentivement l'intérêt que portait John Cowper à la politique. Il n'était pas aussi retranché dans sa tour d'ivoire qu'on a tendance à l'imaginer. En écho aux réflexions d'une potière française[1] sur son art et JCP, nous terminons avec celles de Sonia Lewis, dont l'inspiration en tant que potière est également stimulée par l'œuvre de Powys: "Qu'était en effet le Beau sinon... quelque chose qu'un désir de notre organisme créait à demi, à demi découvrait?"

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

We thought it might be interesting to devote more space in this new issue of *la lettre* to the other two Powys brothers who were writers, Theodore and Llewelyn, by handing over to Alyse Gregory, Llewelyn's wife, who as a privileged witness somewhat in the background, was able to observe the Powys and their circle with an affectionate but critical eye. She described them in the Diary which she kept until the end of her life, and which has only been published in part. To the essential metaphysical questions posed by life, each of the brothers reacted according to his temperament. We hope to give some idea of their style and personality with a few extracts from their books. Also included is the account of the pilgrimage by a fervent admirer of Llewelyn to his tomb and to the house in Chydyok where he and Alyse lived for a time.

John Cowper has not been forgotten, since apart from an interesting reflection on three successive readings by William Keith of *Maiden Castle*, that often unloved novel, we have included a letter from Emma Goldman, the famous Russo-American anarchist, to JCP during the Spanish Civil War, together with his reply. A new and close scrutiny of JCP's interest in politics really should be undertaken, for he was not 'the writer in his ivory tower' that he is often thought to be. Echoing the French potter's[1] thoughts about her art and JCP, this issue ends with those of Sonia Lewis, whose inspiration as a potter is also stimulated by Powys's works: "For what was beauty if not... something half-created and half-discovered by the craving of our human organism?"

[1] Anne Kerzeas, *lettre powysienne* n° 14

Les Powys et leur cercle

tels que les décrit Alyse Gregory

Ex-libris d'Alyse
courtesy S. Powys Marks

ALYSE GREGORY[1], qui épousa Llewelyn Powys, était elle-même écrivain. Originaire de la Nouvelle Angleterre et née dans une famille aisée, elle connut une vie aventureuse, organisa des marches de suffragettes, travailla un temps dans une organisation financée par la fondation Carnegie qui venait en aide aux immigrants (ce qui lui permit entre autres de rencontrer Thomas Masaryk, qui allait devenir plus tard Président de Tchécoslovaquie). En 1921 elle devint rédacteur en chef du *Dial*, une revue littéraire prestigieuse à New York. Ce fut là qu'elle rencontra le jeune Llewelyn Powys qui commençait à se faire un nom comme écrivain. Ils devinrent amants, et bien qu'elle eût de sérieuses réserves—elle appelait le mariage "cette guerre qui ne dit pas son nom"—elle accepta malgré tout de l'épouser. En 1925 Llewelyn décida soudain qu'il voulait retourner en Angleterre, ce qui voulait dire qu'il fallait à Alyse quitter son pays, ses amis, son poste prestigieux au *Dial* pour venir vivre dans un autre pays avec lui dans un relatif isolement, d'abord dans une petite maison de garde-côte au-dessus de Weymouth, puis à l'intérieur des terres à Chydyok, près de Chaldon Herring, où ils vivaient tout à côté de Gertrude et Katie Powys. Elle fit la connaissance de tous les membres de la famille Powys, et s'attacha à la plupart d'entre eux. Llewelyn depuis sa jeunesse souffrait de tuberculose, et peu après leur mariage, tomba de nouveau sérieusement malade. Alyse était sa femme, sa compagne, sa secrétaire, mais également son infirmière. Sensible, cultivée, idéaliste, elle n'eut pas une vie facile avec Llewelyn. Il lui donna très vite l'occasion de montrer sa générosité, car il n'était fidèle qu'à ses chers principes qui étaient de préférer son propre bonheur à tout le reste. Il eut une liaison passionnée avec une jeune poètesse américaine, Gamel Woolsey, qui devait quelques années plus tard lier sa vie à celle de Gerald Brenan. En 1936 Alyse et Llewelyn quittèrent l'Angleterre pour la Suisse, où il mourut exactement trois ans plus tard, le 2 décembre 1939. Alyse vécut ensuite à Chydyok une vie assez solitaire, consacrée à la nature, aux promenades le long de la mer, à la lecture et à la musique, et à son journal qu'elle tint presque jusqu'à la fin de sa vie. Elle rendait parfois visite à Theodore à Mappowder. Elle alla aussi à Corwen, se rendait quelquefois à Londres où elle avait des amis, alla une fois à Paris, et à deux reprises traversa l'Atlantique pour voir sa famille et des amis aux Etats-Unis. Mais au fur et à mesure qu'elle vieillissait, elle redoutait de devenir un poids pour sa famille. Elle mit fin à sa vie le 27 août 1967, à l'âge de 83 ans.

[1] Pour plus de détails voir *Alyse Gregory, A Woman at her Window,* J. Peltier, Cecil Woolf, 1999

The Powys and their circle

as seen by Alyse Gregory

ALYSE GREGORY[1] who married Llewelyn Powys, was herself a writer. Born in New England into a well-to-do family, she had led an adventurous life, had been a prominent organiser of women's suffrage parades, had worked for a time in an organization to help immigrants, financed by the Carnegie Foundation (thus meeting for instance Thomas Masaryk, the future President of Czechoslovakia). In 1921 she became managing Editor of *The Dial*, a prestigious New York literary review. It was there that she met the young Llewelyn Powys who was starting to make a name for himself as a writer. They became lovers and despite her misgivings—she called marriage "unacknowledged warfare"—she finally agreed to marry him. In 1925 Llewelyn suddenly decided to come back to England, which meant she had to leave her country, her friends, her eminent position at *The Dial*, to live in another country and share his life in relative isolation, first in a coastguard's cottage above Weymouth, and then inland at Chydyok, near Chaldon Herring, where they lived next to Gertrude and Katie Powys. She knew all the members of the Powys family, was fond of most of them. Llewelyn had been suffering from tuberculosis since his youth and soon after their wedding became seriously ill again. Alyse was his wife, his daily companion and secretary, but also his nurse. A sensitive, cultured, and idealistic woman, she did not have an easy life with Llewelyn. He soon presented her with the opportunity to test her generosity, for he was only faithful to his own cherished principles of preferring his own happiness to all else. He had a passionate love affair with a young American poetess, Gamel Woolsey, who was a few years later to live with Gerald Brenan. In 1936 Alyse and Llewelyn left England for Clavadel in Switzerland where he died exactly three years later, 2 December 1939. Alyse then led in Chydyok a rather solitary life, devoted to nature, to walks along the sea, to reading and music, and to her journals which she kept almost to the end. She would sometimes visit Theodore at Mappowder. and also went to see JCP and Phyllis in Corwen. She sometimes went to London where she had friends, to Paris once, and twice she travelled to the United States to visit her sister and some friends from *The Dial* days. But as she became older, she dreaded becoming a burden to her family. She put an end to her life 27 August 1967 at the age of 83.

Apart from *The Cry of a Gull, Journals 1923-1948*, (ed. Michael Adam, The Ark Press, 1973)—an arrangement, but not her own of the Journals—she wrote several novels, including *Hester Craddock* (Longmans, Green and Co, 1931 / republished Sundial Press, 2007), a volume of Essays *Wheels on Gravel* (John Lane The Bodley Head, 1938), an autobiography, *The Day is Gone* (E.D. Dutton, 1948), and many articles published in *The Dial, The Adelphi* or Cyril Connolly's *Horizon*.

I have chosen to give Alyse Gregory's portraits of the three brothers a prominent role in this *lettre*. A talented memorialist, she was not well served by her modesty. Her Diary has both style and elegance, as I hope will become clear. In a future issue I intend to offer portraits by Alyse of other members of the Powys circle. (J.P.)

[1] For more details see *Alyse Gregory, A Woman at her Window*, J. Peltier, Cecil Woolf, 1999

Alyse Gregory écrivit plusieurs romans, des essais, une autobiographie et des revues critiques pour *The Dial, The Adelphi* et *Horizon* de Cyril Connolly. Aucun de ses livres n'a été traduit.

J'ai choisi de donner dans cette *lettre* la première place aux portraits qu'Alyse Gregory a faits des trois frères. Bien que montrant un vrai talent de mémorialiste, elle fut desservie par une modestie excessive. Son Journal est de haute tenue, ce qui, je l'espère, apparaîtra clairement. Je compte pouvoir offrir dans une prochaine *lettre* des portraits par Alyse d'autres membres du cercle Powys. (J.P.)

Un Journal – Extraits[2]

Llewelyn

4 mai 1930

En repensant à nos années ensemble à Llewelyn et moi, je me demande ai-je été heureuse? Je ne peux pas répondre par la négative car il y a eu des heures, des jours, de longues, longues périodes où j'ai ressenti un bonheur profond et *positif* dans notre amour. Mais toujours cette peur pour l'avenir, parfois visible, parfois invisible—m'a accompagnée...

5 mai 1931

Moi qui ai toujours été forte de mon pouvoir secret, me satisfaisant de son obsession pour sa propre personne, sachant qu'elle était nourrie de son amour pour moi—maintenant je porte dans mon esprit vigilant et solitaire l'assurance que c'est sur le fil délicat de notre passé, sur le fait qu'il connait mon amour pour lui, son respect de mon intégrité, que je puis espérer compenser ce qui est pour lui un chagrin non cicatrisé.[3]

(...) Et quand je le vois ainsi, les yeux fuyants, presque appeurés, j'ai envie de m'enfuir en hurlant dans la nuit, et ainsi nous nous éloignons de plus en plus l'un de l'autre, ce qui nous rend plus malheureux encore. Mais ensuite, lorsqu'il est venu à moi dans notre chambre tandis que j'étais étendue sur le lit, j'ai senti que tout mon amour et ma pitié pour lui se libéraient, j'ai mis mes bras autour de lui, et il est revenu de nouveau sur l'histoire de sa perte[4], et je l'ai consolé de toutes mes forces, nous nous sommes étreints et avons dormi en paix.

23 mai 1931, Weymouth

Je me suis tournée vers L., pensant essayer de lui dire comme je désirais lui venir en aide, mais à cet instant il se laissa tomber sur la plage, s'étendit les yeux clos, sa tête jetée en arrière sur le sable, absolument inerte, ses bras étendus, et je restais là à le contempler comme s'il avait été un étranger rejeté par les vagues. Jamais je n'ai vu une tête si belle—et comment ai-je osé, moi qui n'avais pas même la langue d'un poète, qui ne possédais ni jeunesse ni beauté, lui offrir mon cœur indigne.

13 août 1931

Nous nous sommes déshabillés en silence et avons mis nos robes de chambre, porté le chat dehors et commencé à marcher vers la barrière. De sombres nuages cachaient les étoiles, mais nous pouvions quand même voir l'horizon et la

[2] Extrait des journaux non publiés d'Alyse Gregory, sauf indication contraire.

[3] *The Cry of a Gull,* The Ark Press, 1973 (non traduit), p.49

[4] Gamel Woolsey avait décidé de vivre avec Gerald Brenan.

Extracts from a Diary[2]

Llewelyn

May 4, 1930

As I look back on our years together, L's and mine, I ask myself have I been happy? I cannot say that I have not for there have been hours, days, long, long periods when I have felt a deep *positive* happiness in our love. But always this fear for the future has—sometimes visible, sometimes invisible—accompanied me...

A youthful Alyse possibly in Paris
courtesy Powys Society Collection, Dorchester

May 5, 1931

I, who have always been strong in my secret power, content with his self-engrossment, knowing that it was nourished in his love for me—now I bear, in my vigilant and solitary spirit, the knowledge that only on the slender thread of our past, his knowledge of my love, his respect for my integrity, can I hope to compensate to him for what remains a sorrow unhealed.[3]

(...) And when I see him thus, his eyes evasive, almost frightened, I could go howling into the night, and so we drive each other further and further apart, and this increases our unhappiness. But then, when he came to me in my room as I lay on the bed, I felt all my love and pity for him liberated, and I put my arms

[2] Extracts from Alyse Gregory's unpublished Diary, unless otherwise indicated.

[3] From *The Cry of a Gull*, p.49

silhouette nette des collines, la mer tout en bas, nos pas faisant un léger bruissement tandis que nous marchions dans l'herbe haute et mouillée. La nuit était pleine de désastreux mystères, et la silhouette de L., centre ardent de mon cœur, semblait dire "C'en est une autre que je veux. Rendez-moi celle que j'aime." Et ses paroles alors me parvinrent à l'oreille: "N'y a-t-il pas dans cette vaste nuit quelque lieu où je puisse la posséder?" Et les mots "dans cette vaste nuit", montrant des sentiments si éloquents, firent s'abattre le ciel nocturne et je poussai un cri, demandant à Dieu de m'ôter le souffle.

Clavadel, Suisse, veille de Noël 1938
L. pendant deux jours avait souffert de maux de tête, mais il allait un peu mieux et était très content de la petite maison (la maison de Hansel & Gretel en pain d'épices que Lisaly lui avait donné). Nous avons échangé nos cadeaux, L. toujours au lit. Un peu après je suis entrée dans sa chambre, L. dormait, et il avait l'air si pâle, si décharné, son visage tellement beau mais comme un masque, que les larmes me sont montées aux yeux et tout était comme un vide où il n'était pas, et seulement mon amour pour lui était vrai, l'amour que je sens dans toutes les fibres de mon être.

Theodore

28 septembre 1946
... pris mon bus pour Mappowder où j'ai passé trois jours, à marcher le matin et l'après-midi avec Theodore, et à lui faire la lecture après que nous soyions allés à l'église. Ce furent des moments pleins de poésie, assis dans la petite église ancienne avec une faible lumière venant des verrières incolores et les cris d'une hulotte dehors, la sobre silhouette de Theodore avec ses cheveux argentés et son regard dévoué qui cache une vue de l'existence tellement ironique et nihiliste. Je l'ai questionné de près au sujet de ses vues sur l'immortalité. Il a dit que c'était présomptueux et très arrogant de la part de l'homme que de supposer qu'il était immortel: "Nous venons du néant et retournons au néant. C'est tout ce que nous savons, tout le reste n'est que rêves et arrogance." Il a l'impression de vivre une vie de fugitif dans sa propre maison, à peine toléré et harcelé. Cela ne le trouble pas.
(...) Je garde surtout le souvenir de T. dans sa veste d'étoffe grossière gris-vert qui avait appartenu à Bertie, et qui était tout à fait usée par endroits, sa tête si frappante, ses yeux évasifs, un peu moqueurs, lumineux, un personnage tel que je n'en ai jamais rencontré ni ne recontrerai jamais plus.

19 juin 1947
Je suis allée chez Theodore le 11. Il n'est maintenant personne d'autre qui ait tant le pouvoir de m'émouvoir. Sa tête empreinte de gravité, avec des cheveux, non plus gris argent mais blanc comme neige, sa docilité derrière laquelle tant de sagesse est engrangée, sa modestie, son esprit, sa compassion—je lui suis acquise pour tout cela, mais c'est plus profond que la somme de ses qualités. (...) Je le regarde se déplaçant d'une pièce à l'autre, ou assis en train de lire, un homme âgé et solitaire, et personne qui l'ait jamais compris réellement, ou qui ait été pour lui une vraie compagnie (...)

Avec T. j'acquiers force et sagesse. De façon mystérieuse nous captons des pressentiments miraculeux d'éternité et ceux-ci seuls donnent sens à la vie.

around him, & he went over again the story of his loss[4], and I consoled him with all my strength and we embraced and slept in peace.

May 23, 1931, Weymouth
I turned to L. thinking I would try to tell him how I longed to help him, and as I did so he dropped on the beach and lay with his eyes closed, his head thrown back against the sands, absolutely still, his arms extended, and I stood staring at him as if he were a stranger washed up by the waves. Never have I seen a head so beautiful—and how could I, who had not even a poet's tongue, who had neither youth nor beauty, dare offer him my worthless heart.

August 13, 1931
In silence we undressed and put on our dressing gowns, carried out the cat, and started towards the gate. Dark clouds hid the stars, yet we could see the horizon and the bare outline of the downs, the sea far below, our foot falls making a faint rustle as we stepped through the tall wet grass. The night was full of disastrous mysteries and L's figure, my heart's core, seemed to say "It is another I want. Give me back the one I love." Then his words fell upon my ear: "Is there not room for me to have her in this large night?" And the words "in this large night", so eloquent of his feelings, pulled down the night skies and I cried out asking God to take my breath from me.

Clavadel, [Switzerland] Christmas Eve 1938
L. had had a headache for two days, but was a little better and very pleased with the little house (a gingerbread Hansel & Gretel House which Lisaly had given him). We gave each other our presents, L. always in bed. And then later I came in and L. was sleeping and he looked so pale, so thin, his face so beautiful but mask-like, that the tears rushed to my eyes and all was a void where he was not, and only my love for him real, the love I feel in every fibre of my being.

Theodore[5]

September 28, 1946
... caught my bus for Mappowder where I spent three days, walking morning and afternoon with Theodore, and reading aloud to him after we had been to church. Those were moments full of poetry, sitting in the little ancient church with a faint light showing through the windows and a screech owl hooting outside, Theodore's sober figure with his silvery hair and look of dedication behind which is so ironic and nihilistic a view of existence. I questioned him closely as to his views on immortality. He said it was the most arrogant presumption on man's part to suppose he was immortal: "We come out of nothingness and go into nothingness. That is all we know, all else is dreams and arrogance." He lives, so he feels, the life of a fugitive in his home, suffered and goaded. This does not worry him.
(...) Most of all I remember T. in his grey-green coarsely woven coat that had been Bertie's, and was entirely worn out in places, his head so striking, his eyes evasive, a little mocking, full of lights, a character so unique that I have never met his like and never shall.

---

[4] Gerald Brenan had just won over Gamel from Llewelyn

[5] Alyse Gregory had already portrayed him previously. See *Recollections of the Powys Brothers*, Belinda Humfrey ed., Peter Owen Ld, London, 1980, pp.146-8.

31 mai 1950
J'ai passé de mercredi à vendredi à Mappowder, trop d'émotions contradictoires. Theodore dit qu'il y a quatre Dieux—Dieu la Mère, vers qui nous pouvons nous tourner, qui signifie la terre, la nature; Dieu le Père, totalement hors de portée, avec lequel nous ne saurions avoir aucun contact ni en savoir quoi que ce soit, Dieu le Fils et Dieu le gnome (comme le Satan de Milton). Il dit que toutes les créatures, la nature tout entière, le plus grand génie, l'aristocrate le plus privilégié partagent avec l'animal et la feuille dans sa chute le néant de tout. Ils le partagent tous et cependant chacun y est seul. Il en va de même pour la mort comme pour la vie, l'annihilation et l'immortalité sont toutes deux également fausses, il n'existe que le néant, la conscience en elle-même est le néant. Ce qui semble vouloir dire, si je comprends bien, que nous ne sommes rien parce que nous ne pouvons jamais savoir ce que nous sommes ou même si nous existons, ce qui me semble n'avoir aucun sens. Et pourtant ce qu'il exprimait n'était pas une sorte de nihilisme, c'était une croyance positive qui le portait. J'hésiterais à exprimer mes vérités à moi, de peur qu'au moment même de le faire elles ne se recroquevillent et gisent comme des cadavres à enjamber entre moi et les autres.

28 juillet 1951
Mes trois nuits à Mappowder (du 18 au 21). Mes promenades avec T. chaque jour tôt le matin, dans l'après-midi et le soir—assis à l'ombre dans un champ, l'air empli de l'odeur des foins fraîchement fauchés. Nous avons parlé de Violet, de Lucy, qui, disait-il, est une adoratrice de la Mère; et de même toute la culture et la religion hindoues étaient basées sur le culte de la Mère—cette relation avec Theodore est chère à mon esprit—sa belle tête couronnée de cheveux blancs comme neige. Assis en silence à table tandis que V. et S. bavardaient. Quand je protestai devant leurs piques, V. a dit "il faut bien qu'on le taquine, il est tellement solemnel". Il n'est jamais solemnel. Il est étonnament doux, prévenant, ne se plaint jamais—mais il se tient à l'écart, suit son propre chemin, remisant dans son fourreau sa finesse d'esprit incomparable; ouvert à tous et en même temps impossible à blesser.

John et Phyllis

Phudd Bottom, 24 décembre 1930
Nous sommes venus en voiture à travers la neige jusque chez J. et P., les toits tous couverts d'un épais manteau de neige, le ciel de plus en plus rouge. (...) Je suis restée parler avec John. Comme leur maison paraît un lieu sûr face au froid et à l'obscurité, —le petit arbre de Noël, le chien surgissant de dessous le canapé pour se saisir d'un morceau de popcorn—les bibelots de P. choisis avec tant de goût, un esprit harmonieux emplissant toutes les pièces, avec leurs tapis et meubles anciens—et P. parlant à J. avec une voix que le doute n'effleure pas, et lui qui la regarde comme si elle était sa vie même.

Corwen, 15 septembre 1953
Et alors Phyllis sur le quai de la gare—tellement changée et cependant pour moi comme toujours incomparable, d'une minceur presque alarmante dans sa robe noire, un petit chapeau rond à bords étroits et des boucles d'oreille—dans la pluie qui tombait à verse nous avons porté mes affaires jusqu'à l'hôtel, et avons ensuite marché le long de la longue route étroite, escarpée et sinueuse—et John comme une vision, ses cheveux d'un blanc argenté, qu'elle lui avait fait laisser

June 19, 1947
I went to Theodore's on the 11th. No one now has so great a power of moving me. His sober head with its hair no longer silvery grey but snow white, his docility behind which so much wisdom is stored, his modesty, wit, compassion—all win me to him, but it is much deeper than the sum of his qualities. (...) I see him moving through the rooms, or seated reading, an old, solitary man, with no one that has ever really understood him, or been to him a true companion (...)

With T. I gain strength and wisdom. We catch miraculous intimations of eternity mysteriously and these alone give meaning to life.

May 31, 1950
Spent from Wednesday to Friday at Mappowder, too many conflicting emotions. Theodore says there are four Gods—God the Mother, to whom we can turn, meaning the earth, nature; God, the Father, completely out of reach, with whom we can have no contact or know anything about, God the Son and God the gnome (like Milton's Satan). He says that all creatures, all nature, the greatest genius, the most pampered nobleman share with the beast, the falling leaf, the nothingness of everything. All share it yet each is alone in it. It is the same in death as in life, annihilation and immortality are each equally false, there is only nothingness, consciousness in itself is nothingness. Which means, as far as I can see, that we are nothing because we can never know what or even if we are, which seems meaningless. Yet it was not at all a kind of nihilism as he expressed it, but a positive belief that upheld him. I would hesitate to express my truths lest they shrivel in the utterance or lie like corpses to be stepped over between me and another.

July 28, 1951
My three nights at Mappowder (18 to 21). My walks with T. every day, in the early morning, in the afternoon and in the evening—sitting in the shade in the hay fields, the air full of the scent of new mown hay. We talked of Violet, of Lucy, who, he said, was a mother worshipper, and that the whole Indian culture and religion were based on Mother worship—a companionship dear to my spirit—his beautiful head with its crown of snow white hair. Sitting so silent at the table while V. and S.[6] chattered. When I protested at their bantering attack V. said "We have to tease him, he is so solemn", but he is never solemn. He is amazingly gentle, considerate, uncomplaining—but he conserves himself apart, goes his own way, his incomparable wit sheathed; open to all and at the same time impregnable.

John and Phyllis

Phudd Bottom, Christmas Eve, 1930
We motored through the snow to J's and P's, every roof covered with a heavy blanket of snow, the sky getting redder and redder. (...) I sat up and talked to John. How safe their house seemed against the cold and dark,—the little Christmas tree, the dog coming out from under the sofa to snatch at a piece of popcorn—P's little ornaments chosen with such exquisite taste, a spirit of harmony filling the rooms, with their old rugs and old furniture—and P. speaking to J. with so undoubting a voice, and he looking at her as if she were his very life.

[6] Susan: the name generally used for Theodora, Theodore and Violet's adopted daughter

longs pour moi, car j'ai toujours dit que c'était un désastre national lorsque un ou une des Powys coupait ses cheveux. J. aime que ses cheveux soient coupés à ras. Il dit que c'est parce que son grand-père, le père de sa mère, qu'il haïssait d'une haine farouche, était fier de sa longue chevelure bouclée.

Leur salon a l'élégance et le charme que P. donne toujours à sa maison si petite soit-elle, tout gris avec des coussins et des étoffes de satin gris, deux petits radiateurs électriques que J. garde allumés la plupart du temps—lui allongé sur son canapé contre les coussins sous une lumière vive (fluorescente, ce que je déteste d'habitude)—étonnament vif, ouvert à chaque mot, prêt à répondre aux contrariétés de toutes sortes, fertile en variations, et P. semblant flotter d'une pièce à l'autre, ne perdant rien, le regard à la fois moqueur et tendre, avec un détachement indiquant tout un monde d'idées, *d'arrière-pensées*, d'illuminations secrètes. (...) Je demandai à J. s'il pensait souvent à son enfance et il dit que la pensée de son enfance suscitait "une véritable souffrance", excepté pour le temps passé à Weymouth; et il décrivit l'époque misérable de ses années à Sherborne où les autres se moquaient de lui. Comme il ressemble à Katie à ces moments-là, démoniaque! Il a dit que ses sentiments étaient blessés parce que Mrs. Playter (la mère de P.) avait dit qu'il avait bon caractère, alors que tout ce qu'il avait c'était de la ruse, il avait toujours eu un sale caractère, mais il avait développé la ruse au dernier degré; et je lui dis que c'était une preuve de succès d'avoir ainsi pu tromper une bonne personne comme Mrs. P. Il dit qu'il était un acteur-né et qu'il était capable de se précipiter et d'accueillir quelqu'un qu'il détestait comme si c'était la personne au monde qu'il désirait le plus voir. Et cependant derrière ce fantastique tourbillon de paroles, derrière l'image de lui-même qu'il projette ainsi, on trouve les vieilles vertus les plus solides de compassion, de courage face à l'infortune, de fidélité aux amis, de générosité, d'endurance sans plaintes—qu'est-ce donc que ce code de conduite qu'il cherche à atteindre *par la ruse*! Ce n'est pas pour impressionner, mais pour se défendre. Comme il ressemble à Theodore qui lui aussi flatte puis bat en retraite. P. et J. me supplièrent d'écrire sur la famille Powys—"tous les tenants et les aboutissants"—mais je ne pourrais pas et ne le veux pas—Lucy avec son horreur presque pathologique qu'on parle d'elle; Littleton avec ses monstrueuses illusions. J. dit qu'il se moquait bien de savoir combien il y avait de lecteurs pour ses livres. "Comme Goethe" il créait son propre monde et écrivait son nom dessus en travers. Il n'est rien de trop trivial qu'on ne puisse discuter avec lui—il donne son attention concentrée à chaque mot—heureux d'écouter ou de répondre avec ce ruisseau de surprises que les conversations avec lui contiennent toujours. (...) P. revenant avec moi dans l'obscurité, tout ce qui s'est passé il y a si longtemps nous unissant l'une à l'autre. Elle a gardé, bien plus que moi, ses américanismes dans le meilleur sens du terme. Quand elle m'a embrassée pour me dire au-revoir elle m'a dit "Jamais je ne t'ai si bien aimée". (...) Je vois la tête extraordinaire de J. avec sa magnifique chevelure argentée, son teint vermeil et sa peau lisse, et la petite pièce avec la table basse près de la fenêtre où P. et moi prenions le thé et le souper préparés de façon si délicate—toutes ces années où elle ne pouvait laisser J. seul et maintenant ils parlent de s'installer en France s'ils doivent quitter la maison—c'est pour le moins inquiétant. Ou pathétique.

Corwen, September 15, 1953

And then Phyllis on the platform—so changed and yet to me as always, incomparable, almost alarmingly slim in her black dress, a little round hat with a narrow brim and earrings—in the pouring rain we carried my things to the hotel and then walked up the long steep narrow winding road—and John like a vision, his hair silvery white, she had made him leave it long for my visit, because I have always said it was a national disaster when any Powys cut his or her hair. J. likes his shaved close to his head. He says it is because his grandfather, his mother's father, whom he hated with a fierce hatred, was proud of his long curly hair.

Their room has the elegance and charm which P. always gives to her rooms, however small, all grey with grey satin cushions and covers, two small electric stoves which J. keeps lighted most of the time — he on his couch lying against the cushions under the bright light (fluorescent, usually my abomination)—amazingly vital, open to every word, ready to respond to contrarieties of every kind, fertile in variation, and P. floating in and out, losing nothing, with a look at once mocking and caressing, and a detachment hinting a whole world of insights, of *arrière-pensées*, of secret illuminations. (...) I asked J. if he thought often of his childhood and he said the thought of his childhood was 'sheer pain', all except the time at Weymouth; and he described the misery of his school days at Sherborne where the boys mocked him. How he ressembled Katie at those moments, demonic! He said his feelings were hurt because Mrs Playter (P.'s mother) said he had a good disposition, that all he had was cunning, he had always had a bad disposition, but he had developed cunning to the last degree; and I said it was merely a measure of his success that he had been able so to deceive a kind person like Mrs. P. He said he was a born actor and a person that he disliked he was apt to rush at and welcome as if he were the one person in the whole world he most wanted to see. And yet behind all this fantastic whirl of words, the image of himself he projects, are the most solid, old fashioned virtues of compassion, resolution in the face of misfortune, fidelity to friends, generosity, uncomplaining endurance—what is that standard of behaviour to which he seeks to attain *through cunning*! It is not to impress, it is in self-defence. How like Theodore, too, who propitiates and retreats. Both he and P. begged me to write about the Powys family—'all the ins and outs'—but I could not and would not—Lucy with her almost pathological abhorrence of being talked about at all; Littleton with his monstrous illusions. J. said he did not care at all by how many his books were read. He 'like Goethe' created his own world and wrote his name across it. There is nothing too trivial to discuss with him—he gives his concentrated attention to every word—content to listen or to respond with that freshet of surprises conversation with him always contains. (...) P. walking with me in the dark, all that passed so long ago binding us together. She has retained her Americanisms much more than I, in the best sense. When she kissed me good-bye she said "I never loved you so well". (...) I see J's extraordinary head with the beautiful silvery hair and his high colour and fresh skin and the little room with the low table by the window where P. and I had our teas and suppers so daintily prepared—all those years she had been unable to leave J. and now they talk of going to France if they have to give up the house—that is either alarming or pathetic.

Alyse

24 avril 1948
La nuit dernière j'ai marché jusqu'à la falaise sous la lune, en traversant le champ j'ai dépassé les moutons apeurés. Je suis restée longtemps à regarder les reflets chatoyants de la lune sur l'eau et je m'efforçai de comprendre combien unique et irrémédiable est le destin de toute créature, depuis les hirondelles qui viennent de revenir à leurs nids dans la grange jusqu'à l'homme baignant dans les illusions, nourri d'appréhension et élevé dans l'ignorance.[5]

2 avril 1950
Un merveilleux, un heureux dimanche, fait de tranquillité et d'exaltation. J'ai marché jusqu'aux falaises dans le vent après le grain, de longues ombres mauves s'étendant au travers des vagues déferlantes, les goélands volant éperdument, une solitude délicieuse, je me sentais forte et le corps délié, sans obstacles, sans regrets, sans peur, la sensation pure—tout brillait, scintillait, dansait après la pluie, et maintenant me voici de retour à ma fenêtre.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

A Memorable October Day

ALMOST 300 miles due south from our home high in the Derbyshire hills, between the old harbour of Weymouth and the picturesque beauty of Lulworth Cove, lies a stretch of chalky Dorset headland known locally as The White Nose.

Along this panoramic stretch of the south coast runs an ancient coastal pathway known by some as the 'Roman Road', or the 'Gypsy Path', and now part of the National Trust South Coast Footpath. This area of Dorset is part of 'Hardy's Wessex', and indeed Max Gate, the former home of Thomas Hardy, lies just off this coastline to the east of Dorchester.

In the centre of this quaint and ancient town stands an imposing statue of the great man himself, looking for all the world as if he is about to address with some solemnity the local congregation of the church which stands nearby. Thomas Hardy set his famous novels here in the ancient Kingdom of Wessex and was familiar with every topographical and geographical detail of the rolling downs, and salt-encrusted, flint-drenched fields of his homeland.

Hardy belongs to Wessex, but Wessex does not belong entirely to Thomas Hardy; for another, and perhaps greater literary spirit belongs to Dorset, and this area between Weymouth and Lulworth is the ethereal domain of the Spirit of Powys. If the Powys name is not as readily recognised as that of Hardy, then the overburgeoning largesse of spiritual attachment here in this heartland of magic and mysticism overshadows that of Thomas Hardy by sheer size and weight of numbers,—for there are a multitude of Powys' resident here in the very ether!

High on Chaldon Down just off the coastal path stands a rectangular block of honest Portland stone beneath which lie the ashes of Llewelyn Powys (1884-1939). A handful of miles inland, in this small village churchyard of Mappowder, is to be found the final resting place of Theodore Francis Powys (1875-1953).

The spiritual Powysian ambience of this sacred literary domain is further enhanced by the blown dust of John Cowper Powys' ashes which were scattered on Chesil Beach in 1963.

[5] *The Cry of a Gull*, op. cit., p.142

Alyse

April 24, 1948
Last night I walked to the cliffs by moonlight across the field past the alarmed sheep. I stood for long looking at the shimmering reflection of the moon on the water and tried to realize how single and irremediable is the fate of every creature, from the swallows that are just newly arriving to their haunts in the barn to man swimming in illusions, nurtured in dread, and reared in ignorance.[7]

April 2, 1950
A marvellously happy Sunday, a combination of tranquility and elation. Walked up to the cliffs in the stormy winds, long purple shadows lying across the racing waves, the gulls flying wild, delicious solitude, felt strong and free of limb, with no barriers, no regrets, no fear, pure sensation—everything shining, glittering, dancing after the rain and now back at my window.

ooooooooooooooooooo

Une mémorable journée d'octobre[1]

ENVIRON 500 kilomètres au sud de notre maison située dans les collines du Derbyshire, s'étend un promontoire de côte crayeuse appelée 'White Nose', entre le vieux port de Weymouth et la pittoresque beauté de Lulworth Cove.

Le long de cet endroit panoramique de la côte sud anglaise court un ancien chemin côtier appelé diversement 'route romaine', ou 'chemin des gitans' et qui fait aujourd'hui partie du Sentier de la Côte Sud du National Trust. Cette région du Dorset fait partie du 'Wessex de Hardy', et Max Gate, la maison de Thomas Hardy, se trouve d'ailleurs non loin, à l'est de Dorchester.

Dans le centre de cette petite ville ancienne et pittoresque se dresse la statue imposante du grand homme lui-même, donnant tout à fait l'impression de vouloir s'adresser avec solemnité à l'ensemble des fidèles de l'église proche. Thomas Hardy a situé ses célèbres romans ici même, dans l'ancien royaume du Wessex et il avait une connaissance parfaite de chaque détail topographique et géographique des collines ondulantes, des prés-salés, des champs truffés de silex de sa terre natale.

Hardy appartient au Wessex, mais le Wessex n'appartient pas entièrement à Hardy: car un autre esprit littéraire, peut-être plus grand, appartient également au Dorset, et cette région entre Weymouth et Lulworth est le domaine éthéré de l'Esprit Powys. Si le nom de Powys n'est pas aussi facilement reconnu que celui de Hardy, il n'en demeure pas moins qu'ici, dans ce foyer de magie et de mysticisme, la foisonnante munificence d'un attachement spirituel fait de l'ombre à celui de Thomas Hardy par la taille et le nombre—car de nombreux Powys résident ici dans l'éther même!

Tout en haut de Chaldon Down[2], non loin du sentier côtier, se trouvent les cendres de Llewelyn Powys (1884-1939) sous un grand bloc rectangulaire de bonne pierre de Portland et à trente kilomètres de là, à l'intérieur des terres, son frère Theodore Francis Powys (1875-1953) repose pour l'éternité dans le petit

[7] From *The Cry of a Gull*, p.142

[1] Ce texte fut écrit au début des années 1990

[2] Collines entre le village de Chaldon Herring et la mer

Sisters Gertrude and Katie Powys rest forever in the churchyard at East Chaldon, or Chaldon Herring as it is sometimes known—along with their literary friends Valentine Ackland and Sylvia Townsend Warner; and this quaint and somewhat remote West Dorset village became the domestic focal point for a literary colony which rivalled that of the Bloomsbury Set during the 1920's and 30's.

Our honeymoon was delayed for 3 years when my wife Ann became disabled, and owing to continued illness and repeated surgery our only opportunity to make the literary pilgrimage which we had planned as a celebration of our marriage came recently and coincided with my 50th birthday, when we stayed for a few days at Chydyok, the former home of our literary and philosophical hero, Llewelyn Powys.

We arrived in East Chaldon as dawn was breaking—not that the dawn was particularly noticeable with a force 9 gale blowing from the sea and the rain scything down in horizontal sheets—and made our way to Beth-Car. It was 6.15am on a Sunday morning at the tail-end of September and the wind howled across the downs turning the tree branches in T.F. Powys' old garden into whirling dervishes as I tramped around the unfamiliar terrain, my flashlight beam searching through the gloom for a tortoise!

I had become accustomed to the little idiosyncrasies and mild eccentricities which it seemed to me both hallmarked and characterised the Powys Society membership—(and perhaps was a psychological reflection of the authors and their work?)—and, in fact, both shared and enjoyed them myself; nevertheless I still had to chuckle as I recalled the letter which had informed me that I would..."find the gate key for Chydyok under the tortoise in Mrs Cobb's garden"!

I began to have visions of someone ringing the police to report a prowler, and being carted off to the local lock-up by the village Bobby when I caught sight of what looked like a concrete garden ornament on the doorstep of the house. Sure enough—it was a tortoise, and there as if by some strange magic was the key, nestling beneath amongst a family of small beetles!

Twin torrents of rain water leaped and gurgled down the steep uneven flint bestrewn path, where the very bones of the land had been lain bare by countless generations of visitors to the farmhouse tucked away in the folds of Chaldon Down as we made our way slowly upwards towards the familiar tall chimneys which had come into view in the dim light of morning.

cimetière du village de Mappowder.

L'atmosphère spirituelle powysienne de ce domaine littéraire sacré est encore accentuée par la poussière emportée par le vent des cendres de John Cowper Powys, dispersées sur Chesil Beach en 1963.

Leurs deux sœurs Gertrude et Katie reposent à jamais dans le cimetière de East Chaldon—parfois appelé Chaldon Herring—aux côtés de leurs amies écrivains Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner; et ce petit village pittoresque et reculé de l'ouest du Dorset devint le foyer domestique d'une colonie littéraire qui rivalisait avec le cénacle de Bloomsbury dans les années vingt et trente.

Pendant trois ans nous avons dû remettre notre voyage de noces, car ma femme Ann tomba malade, et en raison de sa maladie récurrente et d'interventions chirurgicales répétées, la seule possibilité d'accomplir ce pèlerinage littéraire que nous avions projeté comme célébration de notre mariage se présenta récemment et coincida avec mon 50ème anniversaire. Nous avons alors séjourné quelques jours à Chydyok, la maison qu'avait autrefois habité notre héros littéraire et philosophique, Llewelyn Powys.

Nous sommes arrivés à East Chaldon à l'aube—bien qu'avec une tempête force 9 soufflant de la mer et des trombes d'eau tombant en nappes horizontales, cette aube ne se remarquait guère—et nous nous sommes rendus à Beth-Car. Il était 6h15 en ce dimanche matin de fin septembre, et le vent hurlait à travers les collines, transformant dans le vieux jardin de T.F. Powys les branches des arbres en derviches tournoyants, pendant que je déambulais à travers ce terrain inconnu à la lumière de ma lampe de poche, à la recherche dans les ténèbres d'une tortue.

Je m'étais accoutumé aux petites manies et légères eccentricités qui, me semblait-il, marquent de façon indélébile et caractérisent les membres de la Société Powys—(reflet psychologique peut-être de ces auteurs et de leurs œuvres?)—et qu'en vérité je partageais et appréciais moi-même; malgré tout je ne pouvais m'empêcher de rire dans ma barbe en me rappelant la lettre qui m'avait informé que je trouverais "la clé de la barrière de Chydyok sous la tortue dans le jardin de Mrs Cobb"!

Je voyais déjà quelqu'un téléphonant à la police pour signaler la présence d'un rôdeur, et me retrouvant embarqué par le policeman du village, quand j'aperçus ce qui semblait être un ornement de jardin en béton sur le seuil de la maison. Et, bien sûr, c'était une tortue, et par quelque étrange magie là se trouvait également la clé, nichée au milieu d'une famille de petits scarabées.

Deux torrents parallèles d'eau de pluie bondissaient et gargouillaient en dévalant le chemin inégal, pentu, parsemé de silex, où l'ossature même de la terre avait été dénudée par d'innombrables générations de gens venant en visite à la ferme nichée dans les replis de Chaldon Down, tandis que nous montions lentement vers les cheminées hautes et familières qui venaient de surgir dans la lumière blafarde du matin.

Il y avait des signes d'activité dans la partie de la maison où Gertrude et Katie avaient autrefois vécu, et dans le haut du jardin l'on pouvait encore voir, quelque peu à l'abandon et triste, l'abri de Llewelyn, mais la personnalité et le charme particuliers de Chydyok n'avaient pas changé, et le lieu était comme notre souvenir des photographies dans les livres que nous avions pu lire.

There were signs of activity next door in the half of the house where Gertrude and Katie used to live and Llewelyn's shelter could still be seen, standing somewhat bereft and forlorn at the top of the garden, but the unique charm and character of Chydyok had not changed and it was as we remembered it from the photographs in the books that we'd seen and read.

We walked up the red brick path which Llewelyn had laid over 60 years earlier and made our way through the puddles to the back porch to retrieve the front door key. The first sight that greeted us as we opened the porch door—apart from the fat hairy spider who seemed to have appointed himself the 'keeper of the keys'—was the legend engraved in cement on the threshold: "On Earth, Mirth, Wine, Bread, and the bed — L.P. 1934"

The atmosphere inside this house of memories was redolent with age and the quiet emptiness was all-pervading. This was a place of peace and calm with nothing in the least malevolent. I had almost expected some kind of rich spiritual essence emanating from the very walls but felt nothing other than the peaceful tranquillity borne of a certain remoteness and detachment. Chydyok reeks of 'other-wordliness'—a million miles away from the consumer-driven-20th century-rodent grand-prix; light years from the rat-race of modernism.

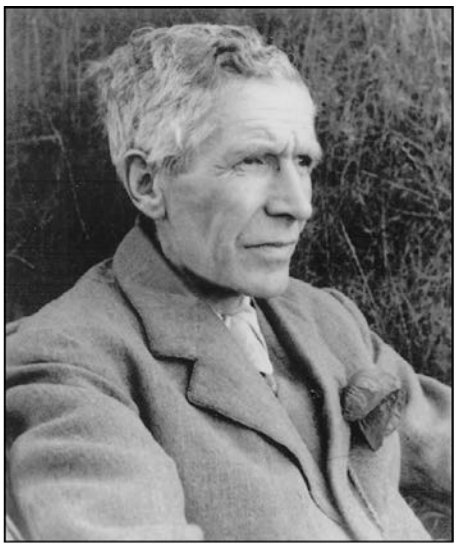
It is a happy place, sleeping contentedly in a hidden fold of the Downs. There is no sadness here, no regret; perhaps it has been purged of sorrow or sadness by at least three decades of visiting Powys worshippers come to pay homage at Llewelyn's shrine? This is why we had come. We had come to worship, hoping to find some remaining traces of Llewelyn and his wife Alyse; to touch what they had touched; to see what they saw; to look out of the diamond-leaded window of Alyse's attic room and see the view which had been so familiar to her; to walk the garden terrace in Llewelyn's footsteps and to sit in his wooden shelter and imagine him here all those years ago, with Edward Fitzgerald's shawl around his gaunt shoulders and his black and white kitten on his knee. It was an act of worship to hold his iron ankh which now sits above the fireplace mantleshelf—as he himself had held it whilst posing for a famous photograph taken outside the latticed window in 1934, and Llewelyn looking for all the world like an Old Testament Prophet—the Bearded Bard of West Dorset, with a raincoat thrown hastily over his chequered pyjamas and a large staff in his right hand to complete what Dr Peter Foss considers was a "designed mythical effect".

The attic window is positioned in the apex gable-end high up on the seaward side of the house and looks out like a single eye onto the grassy terrace walk. This was Alyse Gregory's "window on the world" during the long and lonely months after her return from Switzerland following Llewelyn's death in 1939. We unpacked our cases there and set about preparing some breakfast after our long drive south. I very quickly confirmed my feeling of affinity with Llewelyn and consolidated it by emulating him; now we had something else in common, and had both spilled our life-blood here at Chydyok, albeit Llewelyn from bouts of "bloodspitting" during his consumptive illness—and I by sprinkling the linoleum of the kitchen floor after gashing my thumb whilst endeavouring to open a can of tomatoes!

After breakfast we went to Llewelyn's shelter. The first leaves of autumn had fallen, and the wind whipped them around the wooden floor, which stands on circular iron runners, allowing the whole shelter to revolve. Looking at the concrete base we could make out the word "Long", and turning the whole

Nous sommes montés par le chemin en briques rouges que Llewelyn avait posées plus de 60 ans auparavant, et sommes arrivés à travers les flaques d'eau jusqu'au porche à l'arrière de la maison pour récupérer la clé de la porte d'entrée. La première chose qui nous accueillit lorsque nous avons ouvert la porte—en dehors de la grosse araignée velue qui semblait s'être désignée au poste de 'gardien des clés'—fut la légende gravée dans le ciment du seuil: "On Earth, Mirth, Wine, Bread, and the bed — L.P. 1934".[3]

A l'intérieur de cette maison du souvenir, l'atmosphère respirait le passé, et le vide silencieux était omniprésent. C'était un endroit de paix et de calme qui n'avait rien le moins du monde de maléfique. Je m'étais presque attendu à trouver une sorte de riche essence spirituelle émanant des murs mêmes, mais ne ressentis qu'une tranquillité sereine issue d'un certain isolement, d'un certain détachement. Chydyok est absolument 'hors du monde'—à des millions de kilomètres de notre 20ème siècle poussé par la consommation dans son Grand Prix de la voracité; à des années-lumière de la foire d'empoigne de la modernité.



Llewelyn en 1936
courtesy Powys Society

C'est un endroit heureux, reposant avec contentement dans un repli de collines, à l'abri des regards. Aucune tristesse ici, aucun regret; peut-être a-t-il été débarrassé de la tristesse, du chagrin, par les adorateurs de Llewelyn venus depuis trente ans au moins lui rendre hommage en ce sanctuaire? C'est pour cela que nous étions venus. Nous étions venus par vénération, espérant trouver quelques traces de Llewelyn et de sa femme Alyse; pour toucher ce qu'ils avaient touché, voir ce qu'ils avaient vu; regarder par la fenêtre à petits carreaux en losange du grenier d'Alyse et contempler la vue qui lui était si familière, mettre nos pas dans les pas de Llewelyn en parcourant la terrasse du jardin et nous asseoir dans l'abri en bois, l'imaginer ici, il y a de cela longtemps, avec le châle d'Edward Fitzgerald[4] autour de ses maigres épaules, le chaton noir et blanc sur les genoux. C'était un acte de dévotion que de tenir dans les mains l'ankh de fer accroché aujourd'hui au-dessus du manteau de la cheminée—comme lui-même l'avait tenu, tandis qu'il posait pour la célèbre photographie prise en 1934 dehors sous la fenêtre à croisillons, et où il ressemble de façon frappante à un Prophète de l'Ancien Testament—le Barde Barbu du Dorset Occidental, une pèlerine jetée à la hâte sur son pyjama à carreaux, tenant dans la main droite un long bâton pour compléter ce que le Dr Peter Foss appelle "un effet mythique calculé".

La fenêtre du grenier se trouve tout en haut juste au-dessous du toit du côté de la mer, et semble, tel un œil unique, diriger un regard vers l'allée herbue de la terrasse. C'était "la fenêtre sur le monde" d'Alyse pendant les longs mois solitaires qui ont suivi son retour de Suisse après la mort de Llewelyn en 1939. C'est dans cette pièce que nous avons défait nos valises, pour ensuite nous occuper du petit déjeuner, après ce long trajet en voiture qui nous avait menés

[3] "Sur Terre, Joie, Vin, Pain, et le lit – L.P. 1934"

[4] Edward Fitzgerald (1809-1883): poète et traducteur. Ami de William Mowbray Donne, oncle de Llewelyn,.

structure with some effort made out the rest of the short message etched into the concrete base at the four compass points—"Long - Life - O Sun - L.P. 1934."

It seemed that 1934 had been a vintage year for Llewelyn's 'etchings in concrete'! The physical signs of his passing are everywhere apparent, and even at the bottom of the garden pond Llewelyn had etched the words "Good Hope Lies at The Bottom"; a variety of seashells collected by he and Alyse remains embedded in cement near the back door.

The rain and wind gradually abated and we enjoyed an early October day which seemed to be plucked from a vintage summer of the past with a golden sun shining all day long from a clear azure sky. Early morning dew still sparkled on the grass as we set off in search of Llewelyn's final resting place up on High Chaldon.

Up over Tumbledown and past the ancient earthwork of the "Round Pound" where Llewelyn had written *Now That The Gods Are Dead*, we climbed steadily upward towards the obelisk near Bat's Head, and turning westward along the old Gypsy Path so vividly described in Llewelyn's *Dorset Essays*, we soon sighted the large rectangular block of Portland Stone standing massively alone in a field to our right. The island of Portland was partially obscured by a heat-haze but the White Nose stood out clearly against the millpond surface of the English Channel as we finally reached the venerated object of our pilgrimage.

Cliffs over the English Channel on the Dorset coast
courtesy Anna Pawelko

Lichen marked green patterns of age on the stone but the legend carved by Elizabeth Muntz in the Autumn of 1947 stood out clearly in the strong morning sunshine:

LLEWELYN POWYS

13 August 1884

2 December 1939

THE LIVING THE LIVING HE SHALL PRAISE THEE

tout au sud. Très vite le sentiment de mon affinité avec Llewelyn se confirma, sentiment que je m'empressai de renforcer, en faisant comme lui; après quoi nous avions quelque chose d'autre en commun, puisque nous avions tous deux versé notre sang ici à Chydyok, Llewelyn lors des hémorragies provoquées par sa tuberculose—et moi arrosant de sang le linoleum de la cuisine après m'être entaillé le pouce en essayant d'ouvrir une boîte de tomates!

Après le petit déjeuner, nous sommes allés jusqu'à l'abri de Llewelyn. Les premières feuilles d'automne étaient tombées, le vent les fouettait et les faisait tourbillonner sur le sol en bois, posé sur des rails circulaires en fer, pour permettre à l'abri de tourner. En examinant le soubassement en béton on pouvait apercevoir le mot "Long", et en faisant tourner, non sans mal, toute la structure nous avons pu reconstituer le reste de ce court message gravé dans le béton aux quatre points cardinaux—"Long - Life - O Sun- L.P. 1934"[5]

Il semble bien que 1934 ait été un millésime remarquable pour les 'gravures sur béton' de Llewelyn! Les signes physiques de son passage sont partout apparents, et même au fond de la mare du jardin Llewelyn avait gravé les mots "Good Hope Lies at the Bottom"[6]; une grande variété de coquillages ramassés par Alyse et lui ont aussi été enchassés dans le béton près de la porte de l'arrière.

La pluie et le vent s'étaient peu à peu calmés et nous avons pu bénéficier de cette journée de début octobre qui semblait avoir été arrachée à un été mémorable du passé, avec un beau soleil brillant tout au long du jour dans un ciel d'azur. La rosée du matin étincelait encore sur l'herbe lorsque nous sommes partis à la recherche de la dernière demeure où repose Llewelyn, vers le haut de High Chaldon.

Etant monté au-dessus de Tumbledown et après avoir dépassé les très anciennes fortifications en terre de "Round Pound", lieu où Llewelyn avait écrit *Now that the Gods are Dead*, nous avons gravi la côte qui monte peu à peu jusqu'à l'obélisque près de Bat's Head, et obliquant vers l'ouest le long du chemin des gitans décrit de façon si évocative par Llewelyn dans *Dorset Essays*, nous avons bientôt aperçu le grand bloc rectangulaire de pierre de Portland posé, massif et isolé, dans un champ à notre droite. L'Ile de Portland était en partie estompée par une brume de chaleur, mais White Nose se détachait clairement sur la surface calme de la Manche, quand nous avons enfin atteint l'objet vénéré de notre pèlerinage.

Le lichen avait dessiné sur la pierre les motifs verts du temps qui passe, mais l'épitaphe gravée par Elizabeth Muntz à l'automne 1947 ressortait clairement dans la lumière forte du soleil ce matin-là:

LLEWELYN POWYS

13 August 1884

2 December 1939

THE LIVING THE LIVING HE SHALL PRAISE THEE[7]

Cependant que les rayons du soleil doraient la pierre nous avons placé notre petit bouquet de salicorne à sa base tout en aspirant l'atmosphère exaltante

[5] "Longue -Vie - O Soleil – L.P. 1934"

[6] Rabelais, *Tiers Livre*: "Bon espoir y gist au fond".

[7] Isaïe, 38, 19. Epitaphe choisie par Llewelyn Powys (Cf. *The Cradle of God*, Jonathan Cape, p.129)

The sun's rays painted the stone golden as we placed a small posy of samphire at its base and drank in the exhilarating atmosphere of this mystical place, intoxicated by the fulfilment of our triumph and feeling the full power of the Life Force, that same power to which Llewelyn had occasionally attributed the word God! A phrase of his came readily to mind as we stood there entranced on this magical headland with its downland fairy-grass swept by the wind—"Alive! alive in a Godless Universe"—and we spread our arms wide in homage to the glory of the sun.

A flotilla of frigates glided silently from the direction of Weymouth Harbour and the only sound to punctuate this atmosphere so rich in reverence was the plaintively lamenting and spiritually resonating cry of a gull as it wheeled overhead. Llewelyn's writing is rich with sense-impressions of the whole of the material world; of the subtlety of nature; of the changing moods and complexions of the natural landscape; distilling the aura of place and time and capturing the very essence of life itself with Epicurean veneration. And so it was with us at this culmination of our literary pilgrimage—a lasting sense-impression of sunshine, sea and samphire which inhabit and imbue themselves through the distillation of time into the fabric of the lichen-covered memorial stone with its controversial[1] epitaph high on Chaldon Down.

Touching the stone seemed to bring instant relief from Ann's constant pain and accorded a brief stay of execution from the crippling illness which was causing the gradual deterioration in her health. No miracle had been performed here—for we are Rationalists and do not believe in miracles. Ann is not cured, but remarkably no longer needs the wheelchair, and since our pilgrimage she has improved slowly but surely.

Later we drove the 300 miles back to Derbyshire in a state of happiness and exhausted delirium, committing our impressions of a magical and enchanting day spent in the spiritual company of Llewelyn Powys to the fondness of memory; a day spent following the sensory and invisible spiritual vapour-trail left long ago in the wake of his passing, along with his brothers and sisters and literary friends who had made a similar pilgrimage to this lonely sheep inhabited sea-valley set deep in the folds of the chalky Dorset coastline—a place of sunshine, sea and samphire.

We had truly walked in Llewelyn's footsteps as our sense-impressions had indicated, and my most lasting and vivid impression is of Ann stooping to touch the stone, a smile crossing her face, and feeling for all the world as if all her doubts, troubles and fears—along with her illness, had been carried away on the gentle Dorset breeze in a dance of sunshine and samphire, and she rejoiced along with Llewelyn as she uttered the words of Hezekiah engraved on the stone: "The living, the living, he shall praise thee"—as we did this day!

Neil Lee

Neil Lee, writer and contemporary Derbyshire chronicler, is an ardent admirer of the work of Llewelyn Powys and a full-time carer for his disabled wife. Among the books he wrote, let us mention *Northern Derbyshire – Snapshotes in Time* and *Discovering Derbyshire's White Peak*. Writing is his passion.

[1] See *Powys Newsletter* 20 and 21

de cet endroit mystique, enivrés par notre accomplissement triomphal, et ressentant la toute-puissance de la Force Vitale, cette même puissance à laquelle Llewelyn avait parfois donné le nom de Dieu! Une de ses expressions me vint immédiatement à l'esprit tandis que, dans l'enchantement, nous nous tenions sur ce promontoire magique avec son amourette[8] balayée par le vent—"En vie! en vie dans un Univers sans Dieu"— et nous avons écarté les bras largement en hommage à la gloire du soleil.

Venue du port de Weymouth, une flotille de frégates glissait silencieusement, et le seul son à rompre cette atmosphère de vénération était celui des lamentations plaintives, aux résonnances d'un autre monde, d'un goéland qui tournoyait au-dessus de nos têtes. Les écrits de Llewelyn sont riches d'impressions sensuelles de l'ensemble du monde matériel; de la subtilité de la nature; des humeurs changeantes et des complexités du paysage naturel; distillant l'aura de l'endroit et du temps, et captant l'essence même de la vie avec une vénération épicurienne. Il en était de même pour nous à cet instant suprême de notre pèlerinage littéraire—les sens durablement impressionnés par le soleil, la mer et les salicornes, qui habitent et imprègnent à travers la distillation du temps la structure d'une pierre tombale couverte de lichen avec son épitaphe controversée[9], là-haut sur Chaldon Down.

Toucher la pierre sembla apporter un soulagement immédiat aux souffrances constantes d'Ann et accorda un bref sursis par rapport à la maladie invalidante qui était cause de la détérioration de sa santé. Mais aucun miracle ne s'était produit—car nous sommes rationalistes et ne croyons pas aux miracles. Ann n'est donc pas guérie, mais curieusement n'a plus besoin de son fauteuil roulant, et depuis notre pèlerinage sa santé s'est lentement améliorée.

Plus tard, nous avons refait les 500 kilomètres qui nous ramenaient vers le Derbyshire, dans un état de bonheur et d'épuisante ivresse, rangeant tendrement en mémoire nos impressions d'une journée magique et enchanteresse dans la compagnie spirituelle de Llewelyn Powys; une journée passée à suivre l'invisible traînée de condensation spirituelle laissée il y a fort longtemps dans le sillage de son passage, aux côtés de ses frères et sœurs et amis littéraires qui avaient accompli un pèlerinage semblable jusqu'à cette solitaire vallée maritime avec ses moutons, profondément enfoncée dans les plis de la côte crayeuse du Dorset—endroit de soleil, de mer et de salicornes.

Nous avions vraiment marché dans les pas de Llewelyn comme nos impressions sensuelles nous l'avaient montré, et mon souvenir le plus durable, le plus vif, est celui d'Ann se penchant pour toucher la pierre tombale, un sourire aux lèvres; se sentant exactement comme si ses doutes, ses problèmes et ses peurs—ainsi que sa maladie—avaient été emportés par la douce brise du Dorset, dans une danse de soleil et de salicorne, et elle se réjouissait avec Llewelyn, tandis qu'elle prononçait les mots de Hezekiah gravés sur la tombe: "Le vivant, le vivant, lui seul Te rend grâce"—comme nous le fîmes ce jour-là!

Neil Lee

Neil Lee, écrivain et chroniqueur contemporain du Derbyshire, est un grand admirateur des œuvres de Llewelyn Powys et il s'occupe à temps complet de sa femme invalide. Auteur de nombreux livres, écrire est sa passion.

[8] Amourette (*briza media*): graminée aux feuilles bleu-vert très légère.

[9] Voir les *Powys Newsletter* 20 et 21.

Llewelyn Powys

13 Août 1884, Dorchester (Dorset)—2 Décembre 1939, Clavadel, Suisse

LLEWELYN, SELON sa femme Alyse Gregory, fut “toute sa vie un adorateur du monde visible.” Il avait vingt-cinq ans lorsqu’il découvrit qu’il était tuberculeux. En 1914 il alla en Afrique remplacer dans sa ferme son frère William (appelé sous les drapeaux), et y découvrit la brutale réalité de la vie. Cela le conduira plus tard à affirmer dans tous ses livres l’ultime suprématie de l’homme et son droit inné à jouir du merveilleux don de la vie. *Peau pour Peau* constitue son œuvre la plus autobiographique. (J.P.)

Retour à la maison[1]

A la fin avril je fus suffisament rétabli pour voyager, et mon frère John vint jusqu’à Davos Platz me chercher pour me ramener à la maison. Je me rappelle que je me tenais à ses côtés dans la rue principale de la ville tandis qu’il regardait autour de lui, consterné, les rangées de silhouettes horizontales étendues le long de sommaires balcons, de chaque côté de la rue. ‘Fichtre’ s’exclama-t-il, ‘on pourrait imaginer Jésus marchant à travers ces rues, suivi un peu en arrière par ses disciples barbus, vénérables, discutant un point délicat de théologie.’

Nous sommes arrivés à Folkestone le Premier Mai, et bientôt nous étions à Montacute.

(...)

Au début, je n’osais pas aller loin. Quel délice d’être de nouveau dans ces champs et ces chemins où l’esprit, non moins que les yeux, était ravivé par la couleur verte! Et après ce long exil dans les montagnes, combien j’étais sensible à l’opulence de ces prairies de basse terre où sous chaque haie les merles au bec jaune d’or sautillaient dans l’herbe fraîche, aussi à leur aise que dans un jardin.

Un matin me trouva cheminant avec John jusqu’au cimetière de Stoke[2]. Nous y avions souvent été, autrefois. Nous aimions bien venir regarder le vénérable tympanum de pierre de Ham au-dessus de la porte de l’église. Bien que recouvert de lichen verdâtre déposé par les siècles, il montrait très nettement le roi Etienne décochant une flèche à sa rivale[3], la petite-fille du Conquérant, sculptée par le vieux tailleur de pierre sous la forme d’une lionne faisant retraite. L’énorme pierre avait été sculptée et mise en place lorsque le roi Etienne était encore sur le trône d’Angleterre.

Nous avons trouvé des ouvriers dans le cimetière en train de relever la croix médiévale du village qui, du plus loin que je pouvais m’en souvenir, gisait jusque-là à terre parmi les orties, le long du mur du cimetière, et qui maintenant, grâce à l’énergie du prêtre de la paroisse, allait être de nouveau dressée en ce matin éclatant d’été. On avait déjà préparé une base solide pour l’y placer, et il semblait vraisemblable que lorsqu’elle aurait été réinstallée dans sa nouvelle position, elle serait en état de passer autant d’hivers que le fronton de la porte qui indiquait de façon dramatique le signe du zodiaque du Roi Normand, mort si longtemps auparavant. “Pour pouvoir apprécier la beauté et le pathétique de la chrétienté, il convient de ne pas trop y croire,” remarqua John. ”Quel extraordinaire épisode

[1] in *Skin for Skin*, tr. J.Peltier, cf aussi *Peau pour Peau*, tr. M-C Simian, Hatier 1991 pp.43-7

[2] Stoke sub Hambdon. (Voir *lettre powysienne* n°3, p.46)

[3] Etienne de Blois (1135-1155), petit-fils de Guillaume le Conquérant et sa rivale Mathilde ou Mahaut (1102-1167), fille de Henry 1er, femme de Geoffroy V, comte d’Anjou

Llewelyn Powys

b.13 August 1884, Dorchester (Dorset); d. 2 December 1939, Clavadel, Switzerland

LLEWELYN WAS, in the words of his wife, Alyse Gregory, a “life-long worshipper of the visible world.” He was twenty-five when he discovered he had tuberculosis. In 1914 he went to Africa, to replace at his farm his brother William (called up), and encountered the raw reality of life. This would induce him later to affirm in all his works the ultimate supremacy of man and his inborn right to enjoy the wonderful gift of life. The following is an extract from the most autobiographical of his books. (J.P.)

A home-coming[1]

By the end of April I was strong enough to travel, and my brother John came out to Davos Platz to fetch me home. I recollect standing by his side in the main thoroughfare of the town while he looked about him in dismay at the rows of horizontal figures lying in drab balconies on each side of the street. “Ech!” he exclaimed, “that we may see Jesus walking through these streets, followed a little way behind by his disciples, bearded, venerable and discussing some nice theological point.”

The Cross in the churchyard at Stoke sub Hambdon

We reached Folkestone on May Day, and were soon at Montacute.

(...)

At first I did not dare to walk far. What a delight to be back again in these fields and lanes where one’s spirit, no less than one’s eyes, could be restored by the colour of green! And how sensitive I was after my long exile in the mountains, how sensitive to the richness of these lowland meadows, where under each field-hedge golden-billed cock blackbirds stepped about in the cool grass, as much at ease as in a garden.

One morning found me walking with John to Stoke churchyard. We had been there often in the old days. We liked to look at the ancient tympanum of Ham stone above the church door[2]. Though coated with the green mildew of the centuries, it represented still quite clearly King Stephen shooting an arrow at his rival, the granddaughter of the Conqueror, chipped out by the old mason in the form of a retreating lioness. The enormous stone had been carved and put into place when King Stephen still sat upon the throne of England.

We found that there were workmen in the churchyard occupied in raising the mediæval village cross which for as long as I could remember had been lying

[1] Llewelyn Powys, Chapter 5 in *Skin for Skin*, Jonathan Cape, 1926; Village Press, 1975, pp. 45-6

[2] See *lettre powysienne* n°3

dans l'histoire de l'humanité que la survenue de ce culte! Comme c'est magnifique et en même temps comme c'est incroyablement mélancolique!" Nous observions les hommes en train de hisser le monolithe. Leurs pantalons—que la poussière de la pierre de Ham avait jauni—frôlaient des roses écarlates qui poussaient le long du chemin. "Il est également étonnant de penser," dis-je, "que lorsque la croix s'écroulera de nouveau, la chrétienté sera aussi morte que la terre."

Theodore Francis Powys

20 Décembre 1875, Shirley, Derbyshire—27 Novembre 1953, Mappowder, Dorset

IL EST DIFFICILE de choisir entre les dix romans et autant de collections d'histoires que Theodore Powys écrivit, mais on aimerait attirer l'attention sur les œuvres suivantes, tout à fait représentatives de son art. Sa première publication officielle, *The Soliloquy of a Hermit* (1916), contient en germe toute sa philosophie à venir. L'étape importante suivante fut la publication, en 1923, de trois histoires sous le titre de *The Left Leg*. L'histoire éponyme est typique de ce qui allait suivre: sûreté de ton, clarté de l'intrigue, le thème—la corruption acharnée dans un village du Dorset—, un dialogue efficace et la toute première mention de "Mr Jar", un être surnaturel qui reparaîtra dans d'autres livres. Une de ses œuvres les plus importantes fut *Fables*, 1929, une collection de dix-neuf histoires d'une parfaite unité de ton, et montrant les idées et la philosophie de Powys. Comme d'autres fables, elles prêtent le don de la parole non seulement aux humains, mais à un étrange pot-pourri de créatures, un torchon, une miette de pain, une algue et une pendule, un chapeau, un lapin. Mais ces Fables enseignent plusieurs leçons et donnent matière à réfléxion. Après un certain nombre d'autres ouvrages, il décida en 1937 de s'arrêter d'écrire et de vivre paisiblement. Mais ses livres lui survivront, car comme son amie l'écrivain Sylvia Townsend Warner l'écrivait, " M. Powys n'est pas un écrivain qui convienne à tout le monde, mais je suis certaine qu'il est un écrivain pour la postérité." Les quelques extraits qui suivent tentent de donner un aperçu du style et des idées de Theodore.[1] (J.P.)

Sélection

Monologues d'un ermite [2]

J'écris au sujet de moi-même. Je suis ce prêtre dont je parle. Quand je parle du prêtre, je veux parler de moi. Je n'ai jamais fait partie du troupeau des brebis, et je n'ai jamais fait le mur; je n'ai jamais appris le latin; je n'ai jamais parlé à un Evêque, ni aidé un Doyen à mettre ses guêtres; je n'ai jamais essayé de convertir quelque jeune femme dans la rue. La Religion, j'en parle dans un livre;—cela n'est pas autorisé, mais sur quoi d'autre pourrais-je écrire? C'est le seul sujet dont je sache quelque chose.

Il y a par contre des choses qui m'intéressent et d'autres que j'aime. J'aime une vieille chaise au siège usé jusqu'au bois; c'est une chaise qui peut raconter sa propre histoire; ce qui est solide et intact me terrifie. J'aime un rouleau hors

[1] Pour des questions de droits, toutes les traductions sont de J.Peltier. Une référence aux pages correspondantes de l'édition en français est donnée lorsqu'elle existe.

[2] Tr. de *Soliloquies of a Hermit*, Village Press, 1993, p.9-10

amongst the nettles under the churchyard wall, and which now, thanks to the energy of the parish priest, was to be set upright once more on this bright summer morning. A firm base had been prepared for it, and it seemed likely, when once it was placed in its new position, that it would be able to weather as many winters as the door-head which marked in so dramatic a way the zodiac-sign of the Norman King, dead so long ago. “To appreciate the beauty and pathos of Christianity one must not believe too much,” John remarked. “What an amazing episode in the history of humanity is the appearance of this cult! How wonderful, and yet how inexpressibly melancholy!” We watched the men hoisting the monolith. Their trousers—made yellow by the dust of Ham stone—were brushing against some crimson roses which grew near the path. “It is equally strange to think,” I said, “that when that cross falls again from its upright position, Christianity will be dead as earth.”

Theodore Francis Powys

b. 20 December 1875, Shirley, Derbyshire; d. 27 November 1953, Mappowder, Dorset

IT IS DIFFICULT to choose between the ten novels and as many short story collections he wrote, but one would like to draw attention to the following works, quite representative of his art. His first official publication, *The Soliloquy of a Hermit* (1916), contains in germ his later philosophy. The next important step was the publication, in 1923, of three short stories under the title *The Left Leg*. The title story is typical of what was to come: the surety of tone, the clarity of plot, the theme—single-minded corruption in a Dorset village—, effective dialogue and the first mention of ”Mr Jar”, a supernatural being who will reappear in other books. A major publication, *Fables* (1929), is a collection of nineteen stories showing a perfect unity of tone and Powys’ most important ideas and philosophy. Like other fables, they offer the gift of speech not only to humans but to a strange medley of beings, a clout, a crumb, a sea-weed and a cuckoo clock, a hat, a rabbit. But these Fables teach several lessons and provide food for thought. After 1937 he was content to stop writing and live quietly. But his books will survive him, for as his friend the writer Sylvia Townsend Warner, wrote, “Mr Powys is not a writer for everybody, but I am sure that he is a writer for posterity.” The following few extracts are an attempt to give an impression of Theodore’s ideas and style. (J.P.)

A Miscellany

The Soliloquy of a Hermit [1]

I am writing about myself. I am the priest that I talk about. When I speak about the priest, I mean myself. I was never put into the fold, and I never climbed over the wall; I never knew Latin; I have never spoken to a Bishop, or helped a Dean to put on his gaiters; I have never tried to convert any young lady in the street. I am speaking of Religion in a book;—that is not allowed, but what else can I write about? It is the only subject I know anything about.

At the same time there are things that interest me, and things that I love. I love an old chair that is worn through to the wood; it is a chair that can tell its own tale; I have a terror of anything that is sound and whole. I love a broken

[1] *The Soliloquy of a Hermit,* Arnold Shaw, NY, 1916; *Soliloquies of a Hermit,* Village Press, 1993, p.9-10

d'usage abandonné dans un champ; mes petits garçons montent avec moi sur une petite colline et jouent à proximité; il est abandonné dans un champ qui appartient à un fermier estropié, un vieil homme faible, chancelant et tout bossu; les outils de la ferme sont tous abîmés et réparés avec de la ficelle, et ce qui est le plus abîmé c'est le rouleau, et c'est pour cela qu'on l'aime le plus. Il vaut beaucoup mieux, j'ai découvert, aimer une chaise qu'une personne; une chaise contient bien plus de Dieu, et Dieu se repose souvent près du rouleau et contemple mes petits garçons en train de jouer et le vieux fermier à sa charrue.

'Mrs. Moggs va voir la mer' [3]

Chaque fois que Mrs. Moggs faisait un cauchemar, il s'agissait toujours de quelque perte d'argent ayant trait aux timbres ou aux mandats, et pendant les nuits d'hiver, quand le vent faisait trembler le lierre, ou en été lorsque la pleine lune l'épiait, elle se réveillait terrorisée, croyant entendre Mr. Hunt lui dire, de la voix brutale qu'il prenait toujours pour s'adresser aux subalternes, qu'elle était une voleuse et une menteuse. Etre traitée de voleuse ne lui importait pas tellement, car elle se rappelait un voleur mentionné dans la Bible, qui était mort en compagnie de Dieu avec la promesse sûre de se réveiller au Paradis, mais elle ne supportait pas la pensée d'être traitée de menteuse.

Tombe de Theodore et Violet sa femme, à Mappowder

'Les simples' [4]

Luke ouvrit sa Bible et attendit. Il savait presque par cœur le livre entier, tant il l'avait lu et relu. (...)

L'heure de l'office était venue. Les seules créatures qui semblaient avoir conscience que l'heure était venue étaient les moutons. Ils commencèrent à avancer de concert vers le prédicateur, en le regardant avec des yeux pleins de curiosité. Ils pensaient que c'était une nouvelle sorte de navet fourchu importé d'Allemagne.

Une brebis un peu sotte, plus jeune que les autres, bondit à moins de trois mètres de Luke, puis fit demi-tour et battit en retraite en bêlant. Les autres levèrent leur tête noire et reniflèrent.

'L'Unique Pénitent' [5]

Bien des braves gens se mettraient à sourire s'ils savaient vraiment ce que les voisins pensent d'eux, et à coup sûr, parmi ceux qui le connaissaient, il en était peu—à l'exception de Mr. Jar, le rétameur ambulant—qui ne voyaient pas en Mr. Hayhoe autre chose qu'un nigaud doublé d'un simple d'esprit. Car en effet, il vivait humblement, ne se souciant ni de ce qu'il mangeait, ni de ses vêtements, ni de ce qu'il disait; une seule idée le tenait: celle d'aimer tous les hommes. Jamais il ne parlait aux gens dans le but de les catéchiser, car Dieu choisit Son moment pour cela, mais il était toujours prêt à aborder les sujets les plus futiles, car qui

[3] Voir aussi 'Mrs. Moggs va voir la mer' in *Mrs. Moggs va voir la mer* & *autres contes,* tr. P. Reumaux, Hatier, 1990, p.107

[4] Voir aussi 'Les simples' in *Mrs. Moggs...*, op.cit., p.65

[5] Voir aussi 'L'Unique Pénitent' in *Dieu et autres histoires*, tr. P. Reumaux, Phoebus 1999, p.118

roller left in a field; my little boys come with me up a little hill and play by it; it is left in a field that belongs to a crippled farmer, a weakly tottering old man, crooked and bent; all his farm tools are broken and tied up with string, and the roller is the most broken, and that is why we love it the best. It is much better, I have found, to love a chair than a person; there is often more of God in a chair, and God often rests by the side of the roller and watches my little boys play and the old farmer at plough.

'The Beautiful Sea' [2]

Whenever Mrs. Moggs had a bad dream it would always take the form of some loss or other connected with the stamps or the postal orders, and in the winter nights when the winds shook the ivy, or when in summer the great moon peeped in upon her, she would awake in terror, hearing Mr. Hunt telling her in the grand bullying voice that he always used to inferiors that she was a thief and a liar. She didn't mind the thief so much, for she remembered one mentioned in the Bible who died in God's company and with a sure promise of Paradise; but she couldn't bear the thought of being called a "liar".

Interior, St Peter and St Paul's, Mappowder

'Abraham Men' [3]

Luke opened his Bible and waited; he knew the whole book nearly by heart, he had read it so often. (...)

The time for the service was come. The only creatures that seemed to be aware that the time had come were the sheep; they began to move with one accord towards the preacher, looking up at him with inquisitive glances. They thought he was a new kind of forked turnip imported from Germany.

One silly ewe, who was rather younger than the others, bounded to within three yards of Luke, then turned and scampered back bleating. The rest of the flock held up their black heads and sniffed.

'The Only Penitent' [4]

Many a good man would be forced to smile if he knew exactly what his neighbours thought of him, and certainly there were few who knew Mr.

[2] 'The Beautiful Sea' in *Rosie Plum and Other Stories,* Chatto & Windus, 1966, pp.136-7

[3] 'Abraham Men' in *The Left Leg,* Chatto & Windus, 1923, p.277

[4] 'The Only Penitent' in *Bottle's Path,* Chatto & Windus, 1946, p.100

sait par quelles fissures la joie religieuse peut pénétrer l'âme?

"Un vrai nigaud!" disaient de lui les autres membres du clergé. "J'en arrive presque à croire," dit un jour le chanoine Dibben en s'adressant au doyen Ashbourne lors d'une réunion cléricale, "que Mr. Hayhoe pense pour tout de bon que les hommes doivent s'aimer les uns les autres."

"Il oublie les femmes," répliqua le doyen Ashbourne en toussotant.

'La Colline et le Livre' [6]

Comme beaucoup de solitaires, une colline est fière et facilement offensée. Elle n'aimerait pas qu'homme ou bête sache qu'elle a une voix. Et comme les alouettes sont une famille d'écervelées qui ne pensent à rien d'autre qu'à chanter, afin que les poètes puissent faire leur louange, elle préfèrerait de beaucoup parler aux ajoncs. Dans le passé, on a connu des collines qui se laissaient aller à tenir des conversations avec certaines personnes. Ainsi Empédocle et l'Etna[7] eurent un entretien animé; c'était Empédocle qui était le plus loquace des deux, la colline brûlant seulement du désir de serrer dans ses bras de feu un homme aussi remarquable.

Et puis aussi, lorsqu'on enterra le grand législateur sur le mont Nebo[8], la colline qui était consciente de l'honneur de cette inhumation, parla à ce vieux fossoyeur, M. Jar, tandis qu'il était en train de briser le rocher armé de sa pioche et de sa pelle.

Bien souvent une voix mystérieuse se fait entendre et pas seulement par un simple fou, car en ce monde où tout arrive il est impossible de dire qui va se mettre à parler. On sait que les pierres ont une voix, et que des paroles tombent du ciel, la question est donc de découvrir qui parle, afin de lui accorder notre attention et de lui répondre convenablement.

Il arriva ainsi qu'un livre, qu'on avait jeté sur la Colline de Madder pour s'en débarrasser, entendit une voix profonde et calme près de lui et il dut regarder un bon moment autour de lui avant de savoir à qui répondre.

"Je vous aurais adressé la parole plus tôt, Monsieur", dit la voix—qui n'était autre que celle de la Colline de Madder—"si je ne vous avais pas pris d'abord pour une bouse de vache."

"Pour ce que M. Pymore, le meunier, pensait de moi," répondit le livre, "j'aurais très bien pu n'être que ça, un excrément, car il m'a jeté avec tant de rage que je suis tombé sur le dos, grand ouvert au trente-neuvième chapitre[9] du Prophète Jérémie. M. Pymore aurait-il été la papesse Jeanne ou M. Woolston[10] qu'il n'aurait pu plus me maltraiter; mais puis-je vous demander qui vous êtes, vous qui avez pris si curieusement une personne d'importance telle que moi pour du combustible d'arabe?"

"Je suis la Colline de Madder", répliqua la voix, qui ressemblait au doux bruissement de l'herbe quand souffle le vent du sud.

---

[6] Voir aussi 'La Colline et le Livre', *Le Capitaine Patch*, tr. H. Fluchère, Gallimard, 1952, pp.143-5

[7] Philosophe et législateur (5è siècle avant J.C.) Mourut en se jetant dans l'Etna.

[8] Nébo: montagne de Palestine, lieu traditionnel de la mort de Moïse.

[9] Jérémie 39, 16: "Voici, je vais faire venir sur cette ville les choses que j'ai annoncées pour le mal et non pour le bien..."

[10] Thomas Woolston, déiste du 18è siècle. Attaqua la version officielle des miracles.

Hayhoe—with the exception perhaps of Mr. Jar, the travelling tinker—who did not consider him both a fool and a simpleton. For one thing, he lived but humbly: that is, he never thought of how he dined, or dressed, or spoke, having only one idea in his life—to love all men. He never spoke to any for the purpose of teaching them, for God chooses His own time for that, but was always ready to speak of the most trifling matters, for who can tell through what little corners the joy of religion may enter the soul?

"A foolish fellow," those who belonged to his cloth called Mr. Hayhoe. "Why, I almost believe," said Canon Dibben one day, at a clerical meeting, to Dean Ashbourne, "that Mr. Hayhoe actually thinks that all men should love one another."

"He forgets the women," replied Dean Ashbourne, with a little cough.

'The Hill and the Book' [5]

Like many another solitary one, a hill is proud and easily offended. She would not like it even to be known to man or beast that she has a voice; and as the larks are only a foolish family, and think of nothing but song, so that the poets may praise them, she would prefer to talk to the gorse than to them. In the past the hills have been known to unbend and to have held converse with certain persons. Empedocles and Etna had a lively talk Empedocles being the chief speaker, the hill only longing to embrace in fiery arms so splendid a man.

And then, too, when the great lawgiver was buried upon Mount Nebo the hill, feeling the honour of that burial, talked to that old grave-digger, Mr. Jar, while he broke the rock with pick and shovel.

How often is a mysterious voice heard by others than a mere madman, for in this world where everything happens it is impossible to say what will speak next. One knows that stones have a voice, and that spoken words fall out of the sky, so it is only a matter of finding out what is speaking, in order to give our attention and reply properly.

Thus it happened that a book, which was cast upon Madder Hill in order to be got rid of, had to look about for some moments before it knew whom to answer, upon hearing a deep, still voice near by.

"I would have addressed you before, sir," said the voice—"had I not taken you at your first coming to be a pat of cow dung."

"For all that Mr. Pymore, the miller, thought of me," answered the book, "I might have been no better than excrement, for he threw me down in such a rage that I fell upon my back wide open at the thirty-ninth chapter of the Prophet Jeremiah[6]. Had Mr. Pymore been Pope Joan or Mr. Woolston he could not have used me worse; but pray, who are you, who so strangely mistook so important a person as myself for the Arab's fuel?"

"I am Madder Hill", replied the voice, that was like the soft rustle of grass when the south wind blows.

---

[5] 'The Hill and the Book' in *Captain Patch*, Chatto and Windus, 1935; also in *Fables*, Hieroglyph, 1993, pp.279-81

[6] Jeremiah 39, 16: " Behold, I will bring my words upon this city for evil and not for good..."

Three Personal Readings of *Maiden Castle*

JOHN COWPER POWYS's *Maiden Castle* is a somewhat puzzling book. It obviously fits into his literary career as the last of the great Wessex novel / romances, but literary assessments of it often tend to seem reluctant, even grudging, and hedged in with reservations. In my own view, an explanation for this state of affairs may be found in the fact that the book is particularly sensitive to the interests and preoccupations of its readers at the time they approach it. (This is, of course, a significant factor in the reading of *any* novel, but, as I hope to show, it seems especially important in this case.) I no longer recall the number of times I have read it, but I can isolate three very different readings, scattered over several decades, that resulted from three very different assumptions concerning what the book appears to be about. I intend to offer, then, a decidedly personal analysis of my responses to the book, but one which, I hope, may throw more light upon its peculiar qualities.

Maiden Castle may well have been the first JCP novel I ever read—at the very least, second after *Wolf Solent*—probably in the 1960s. I was immediately attracted by the title. I had visited the great Iron-Age encampment in the mid-1950s when on holiday with my parents at Lyme Regis. We made a day-trip to Dorchester, which impressed me as a historically interesting town, and also walked out to Maiden Castle itself. At that time I was not only already fascinated with British prehistory but also an enthusiastic reader of the novels of Thomas Hardy. This combination meant that, when I first encountered the book, it proved irresistible.

Maiden Castle – the Iron-Age earthworks

I read it, then, with a moderate interest in the plot (in particular, the wife-buying and the resonances it set up with the wife-selling in Hardy's *The Mayor of Casterbridge*) but primarily for its local atmosphere and the magical mystique that envelops the earthwork. I remember being surprised, some years later, when I

Trois lectures personnelles de *Camp retranché*

CAMP RETRANCHÉ[1] de John Cowper Powys est un livre quelque peu énigmatique. Dans sa carrière littéraire c'est le dernier des grands romans dits du Wessex, mais les appréciations portées sur lui semblent souvent réticentes, énoncées même à contre-cœur et assorties de réserves. J'ai l'impression que l'on pourrait expliquer cet état de fait en disant que le livre touche une corde sensible eu égard aux intérêts et aux préoccupations de ses lecteurs au moment où ils l'abordent. (Bien sûr cela constitue un facteur significatif dans la lecture de *tout* livre, mais, comme j'espère le démontrer, il me semble particulièrement important dans le cas qui nous occupe ici.) Je ne sais plus combien de fois je l'ai lu, mais je peux isoler trois lectures bien distinctes, faites au cours de plusieurs dizaines d'années, lectures qui résultaient de trois hypothèses très différentes concernant le propos réel du livre. Mon intention est donc d'offrir une analyse tout à fait personnelle de mes réactions à ce livre, mais qui, je l'espère, permettra de mieux mettre en valeur ses qualités propres.

Je crois bien que *Camp retranché* est le premier livre que j'aie jamais lu de JCP—ou peut-être le deuxième après *Wolf Solent*—probablement dans les années soixante. Je fus immédiatement séduit par le titre. Dans les années cinquante, lors de vacances avec mes parents à Lyme Regis, j'avais visité l'imposante place-forte datant de l'âge de fer. Nous avions passé une journée à Dorchester, cette intéressante ville historique, qui me fit une forte impression, et nous avions été à pied jusqu'à Maiden Castle[2] même. A cette époque j'étais déjà fasciné par la préhistoire britannique, et j'étais aussi un lecteur enthousiaste des romans de Thomas Hardy. Tout ceci combiné fit que lorsque je tombai sur le livre, il se révéla irrésistible.

Je le lus alors avec un intérêt modéré pour l'intrigue (en particulier l'achat de la jeune femme qui rappelait la vente de la femme dans *Le Maire de Casterbridge*[3] de Thomas Hardy), mais surtout pour l'atmosphère du lieu et le mysticisme magique entourant les fortifications. Je me rappelle ma surprise quelques années après, lorsque je lus sous la plume de Wilson-Knight dans son *Saturnian Quest*[4] l'affirmation selon laquelle "nous ne faisons que peu attention à Dorchester en tant que ville." Pour moi, au contraire, les descriptions de JCP faisaient vivement resurgir mes propres impressions (à cette époque-là bien sûr son atmosphère était bien plus proche de celle du Casterbridge de Hardy et du Dorchester de JCP qu'aujourdhui, car la ville a beaucoup changé en ce 21ème siècle). De plus, je trouvais inoubliables la confrontation entre Dud No-man et Urien Quirm sur les remparts (confirmant leur étroit lien de parenté) ainsi que la scène du feu de joie et de la mare. Ma lecture était évidemment une lecture 'romanesque', mais nullement contraire aux intérêts et aux intentions de JCP. Car lui-même avoue avoir *"ressenti une vive émotion"* devant les fortifications.[5]

---

[1] John Cowper Powys, *Camp retranché,* Les Cahiers Rouges, Grasset, 1966, tr. M. Canavaggia

[2] Lieu préhistorique à environ 2 km de Dorchester, Dorset.

[3] Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge,* Gallimard, 1922/Folio n°1603, 1984, tr.P. Neel

[4] G. Wilson-Knight, *The Saturnian Quest,* Methuen, 1964, p.51

[5] *Petrouchka et la Danseuse,* Journal 1929-1939, Corti, 1998, tr. C. Poussier et A. Bruneau, p.286

first read Wilson Knight's *Saturnian Quest*, at his claim that "we are little aware of Dorchester as a town."[1] For me, on the contrary, JCP's descriptions conjured up vividly my own impressions (at that time, of course, the town was much closer in atmosphere to Hardy's Casterbridge and JCP's Dorchester than is its much-changed state in the twenty-first century). Moreover, I found the confrontation between Dud No-man and Urien Quirm on the ramparts (with the confirmation of their close relationship) and the scene with the bonfire and the dewpond unforgettable. Mine was, to be sure, a 'Romantic' reading, but not at all contrary to JCP's own interests and intentions. He himself records being "*thrilled*" by the earthwork.[2]

38 High East Street Dorchester: where JCP & TT's flat was in 1934

Further study and experience in teaching Victorian and modern fiction led to a very different reading by the 1970s. I was then far more conscious of the complexities and techniques of novel-writing, and must have decided, on the basis of the first chapter, that it was a book planned along the same lines as *Wolf Solent*, with the action consistently presented through the deliberately limited viewpoint of the main character. As a result, I was somewhat startled, even shocked, by the discovery that, at the end of the seventh chapter, this technique is suddenly abandoned. The viewpoint is no longer exclusively Dud's, and there are numerous passages, notably between the ex-circus-girl Wizzie Ravelston and the painter Thuella Wye, when Dud is absent. I had been instructed soundly in Jamesian attitudes to fiction, and came to the conclusion that, after a promising beginning, *Maiden Castle* slumped into the status of one of those fictions that James famously described as "loose and baggy monsters"!

Time went by, and the publication of Ian Hughes's admirable edition of the uncut text of the book (1990) naturally led to further reassessment. My most recent reading of the novel took place about a year ago, by which time I had devoted more time and energy to JCP's other writings, and was far more familiar with the relation of *Maiden Castle* to the rest of his work. Because of the already-mentioned apparent similarity of the book to *Wolf Solent*, I had previously assumed that Dud No-man (despite his name!) was to be regarded as the traditional 'hero' of the novel. On my last reading, I became more aware of Wizzie's response to the events, and more conscious of Dud's selfishnesses and absurdities. As a result, the ending of the book with the understanding between Wizzie and Thuella, their flight to America, and the collapse of Dud's personal and literary concerns, seemed appropriate and even satisfying. By the same token, however, this new structural concern meant that the Maiden Castle scenes and atmosphere became less prominent and therefore less striking.

Whether my latest reading was superior in appreciation and understanding to the earlier ones is, of course, arguable. In defence of the first reading I can

[1] G. Wilson Knight, *The Saturnian Quest*, Methuen, 1964, p.51.

[2] *Petrushka and the Dancer*, ed. Morine Krissdóttir, Carcanet, 1995, p.175.

Mes études ultérieures et l'expérience acquise en enseignant la fiction victorienne et moderne me conduisirent à une lecture fort différente dans les années soixante-dix. J'étais alors bien plus conscient des complexités et des techniques de l'écriture du roman, et me basant sur le premier chapitre, décidai probablement que ce livre avait été conçu selon les mêmes règles que *Wolf Solent*, avec l'action présentée d'un bout à l'autre à travers le point de vue délibérément limité du personnage principal. Or quels ne furent pas la surprise et le choc que je ressentis en découvrant qu'à la fin du septième chapitre cette technique est brusquement abandonnée. Le point de vue n'est plus exclusivement celui de Dud, et il y a de nombreux passages, en particulier entre l'écuyère Wizzie Ravelston et Thuella Wye l'artiste peintre, où Dud est absent. J'avais été fortement endoctriné dans les attitudes jamesiennes vis-à-vis de la fiction, et concluai donc qu'après un début prometteur, *Camp retranché* retombait au niveau de l'une de ces fictions que James avait décrites comme "des monstres flasques et relâchés"!

Le temps passa, et la publication par Ian Hughes de l'admirable édition du texte intégral du livre[6] me conduisit naturellement à pousser plus avant mon appréciation. Ma lecture la plus récente remonte à un an environ, et dans l'intervalle j'avais consacré plus de temps et d'énergie aux autres ouvrages de JCP, et me trouvais mieux à même d'évaluer le rapport de *Camp retranché* au reste de l'œuvre. A cause de l'apparente similitude avec *Wolf Solent* dont j'ai déjà parlé, j'avais d'abord cru qu'il fallait envisager Dud No-man (malgré son nom!) comme le traditionnel 'héros' du roman. Mais lors de cette dernière lecture, je pris davantage conscience de la réaction de Wizzie devant les événements et également de l'attitude égoïste et absurde de Dud. En conséquence de quoi, la fin du roman avec l'arrangement entre Wizzie et Thuella, leur fuite pour l'Amérique, et l'effondrement des intérêts personnels et littéraires de Dud semblait appropriée et même satisfaisante. Cependant il s'ensuivit naturellement que ce nouvel intérêt pour la structure de l'œuvre signifiait aussi que les scènes et l'atmosphère autour de Maiden Castle devenaient moins importantes et donc moins frappantes.

Bien entendu on peut discuter de savoir si ma dernière lecture est supérieure en appréciation et compréhension aux lectures antérieures. Pour défendre la première je puis arguer du titre, qui attire indiscutablement l'attention sur les fortifications, les fouilles effectuées, et les objets anciens qui y furent trouvés. De même (bien que probablement je n'y aie pas fait attention à cette époque) sa précédente œuvre de fiction avait été *Weymouth Sands* ('Les Sables de la mer'), il ne serait donc pas déraisonnable de supposer que le titre basé sur le lieu représentait un élément central. Et pourtant la structure est totalement différente d'un roman à l'autre. La liste des "Principaux Personnages" dans *Les Sables de la mer* comprend dix-neuf noms, presque exactement le double des noms de personnages dans *Camp retranché* (l'édition de Ian Hughes omet d'ailleurs de façon sans doute significative d'inclure une liste). De plus, les destinées des personnages sont bien mieux intégrées dans ce dernier roman. Dans *Les Sables de la mer*, les Loder, le capitaine Bartram, Sylvanus Cobbold, Marret Jones, Peg Grimstone, Larry Zed et May la Bohémienne, sans parler de Tissty et Tossty, ne sont qu'occasionnellement reliés à l'intrigue autour des protagonistes plus importants. Même si dans leurs romans respectifs Dud

[6] John Cowper Powys, *Maiden Castle*, Cardiff University of Wales Press, 1990

point to the title, which indisputably directs attention to the earthwork, its excavation, and the antiquities found on the site. By the same token (though I was probably unaware of it at the time), his previous work of fiction had been *Weymouth Sands*, so it would not be unreasonable to suppose that the title-locality represented a central element. Yet the structure of the two novels is totally different. The list of "Leading Characters" in *Weymouth Sands* contains twenty-three names, almost exactly double the equivalent number in *Maiden Castle* (the list of which, perhaps significantly, was omitted in the Hughes edition). Moreover, the fortunes of the characters are far more integrated in the later novel. In *Weymouth Sands*, the Loders, Captain Poxwell, Sylvanus Cobbold, Marret Jones, Peg Frampton, Larry Zed and Gipsy May, not to mention Tissty and Tossty, are only occasionally linked with the plot involving the more central figures. Even if Dud No-man is less central than Wolf Solent in their respective novels, he holds centre-stage for the first half of the book; as a result, we are far more conscious of him within the action than we are of Magnus Muir, Richard Gaul, Jerry and Lucinda Cobbold, or even Adam Skald and Perdita Wane in *Weymouth Sands*. (The original English title, *Jobber Skald*, employed to avoid any chance of libel action, is far less suitable for the novel than *Dud No-man* would have been if similar objections had been made to the Dorchester associations of the book.)

In other words, JCP is himself responsible for the confusion in providing a title and an initial technique that discourage a clear focus on the relationship between Dud and Wizzie—*Dud and Wizzie* would, indeed, be a better title in many respects, though one cannot imagine his publishers' sales-departments approving it if it had been suggested! He may, however, have had no very clear idea at the time he began writing of what would ultimately become his main concern. It is interesting to note that he found the opening particularly difficult, and abandoned his earlier attempts. According to Hughes, he "made at least five separate starts on the novel."[3]

I suspect that, perhaps after he had embarked upon the writing, JCP decided, in creating No-man, to examine, probingly, certain aspects of his own character—but only *certain* aspects, as I hope to show. In so doing, he took a process developed throughout his life, in such characters as James Andersen in *Wood and Stone*, Adrian Sorio in *Rodmoor*, Rook Ashover in *Ducdame*, and of course Wolf Solent, where he would base his creations on selected aspects of himself. But here he ventures even further than he had dared before (with, perhaps, the exception of his self-portrait in *Autobiography*). He now writes openly about many of his personal idiosyncrasies, and especially with his unusual relationships with the various women in his life. We know that his companion, Phyllis Playter, whom he rightly respected as a frank and shrewd critic of his work, complained about the presentation of the relationship between Dud and Wizzie, which she undoubtedly saw as close to that between JCP and herself. As he noted in his diary for July 1935, in the middle of writing the novel,

> the T.T. [Phyllis] was very upset by my Chapter V ["The ScummyPond"] because she felt that I had fallen into a Cynical vein over the relations between *Man & Woman* … "Is *this*" she said "the result of our 15 years life together?"

But he continues:

[3] "Introduction" to *Maiden Castle*," University of Wales Press, 1990, p.xviii.

No–man est bien moins central que Wolf Solent, il est au centre de l'action pendant la première partie du livre; nous sommes ainsi amenés à faire plus attention à lui à l'intérieur de l'action que nous ne le faisons avec Magnus Muir, Richard Gaul, Jerry et Lucinda Cobbold, ou même Adam Skald et Perdita Wane dans *Les Sables de la mer*. (Le titre original anglais, *Jobber Skald*, employé pour éviter toute éventualité d'un procès, est bien moins approprié pour le roman que *Dud No-man* ne l'aurait été si de semblables objections avaient été faites au sujet de Dorchester et de ses liens avec le livre.)

En d'autres termes, JCP est lui-même responsable de la confusion, en fournissant au début un titre et une technique qui découragent une nette concentration sur les relations entre Dud et Wizzie—en fait *Dud et Wizzie* aurait été un bien meilleur titre à bien des égards, bien qu'il soit impossible d'imaginer que le département ventes de son éditeur l'aurait accepté s'il avait été suggéré! Il se peut cependant que lorsqu'il commença son roman il n'ait pas eu une idée très précise de ce que deviendrait *in fine* son objectif principal. Il est intéressant de remarquer qu'il trouva le début particulièrement difficile et abandonna ses premiers essais. Selon Hughes, il écrivit "au moins cinq débuts différents à ce roman".

Je soupçonne que, lorsqu'il se lança dans l'écriture, JCP décida, en créant No-man, d'examiner sincèrement *certains* aspects de son propre caractère—mais seulement *certains* aspects, comme j'espère le montrer. Ce faisant, il reprit une technique développée tout au long de sa vie, pour des personnages tels que James Andersen dans *Wood and Stone*, Adrian Sorio dans *Rodmoor*, Rook Ashover dans *Givre et Sang*, et bien sûr Wolf Solent; pour chacun il s'inspirerait de certains aspects de lui-même. Mais, ici, il s'aventure encore plus loin qu'il ne l'avait osé auparavant (à l'exception peut-être de son propre portrait dans *Autobiographie*). Il traite maintenant ouvertement de nombre de ses traits de caractère et particulièrement de ses relations insolites avec les différentes femmes de sa vie. Nous savons que sa compagne, Phyllis Playter, qu'il respectait à juste titre pour ses critiques franches et perspicaces sur son travail, se plaignit de la présentation des relations entre Dud et Wizzie, qu'elle vit sans aucun doute comme très proches de leur propres relations. Comme il l'écrit dans son journal en juillet 1935, alors qu'il se trouve au milieu de son roman,

> T.T. [Phyllis] a été très contrariée par mon Chapitre V [La Mare Croupissante], parce qu'elle a l'impression que je suis tombé dans une veine Cynique à propos des relations entre *l'Homme et la Femme*... "Est-ce *là*", a-t-elle dit, "le résultat de nos 15 ans de vie commune?"

Il continue:

> Tout comme j'ai omis ma mère dans mon *Autobiographie*, de même dans ma description de *No-man et de sa bien-aimée* j'ai voulu esquiver et supprimer les précieux et indescriptibles plaisirs de toutes sortes que j'ai moi-même retirés de ma vie avec T.T. Au lieu de cela, j'ai tout simplement exploité, oui *exploité*, pour mon histoire beaucoup des faiblesses les plus superficielles du genre féminin—'de l'éternel féminin'—chez T.T., opposées à l'égoïsme philosophique et Sensuel d'un homme comme moi et qui pourtant ne me ressemble *pas* tout à fait.[7]

Cela me paraît être une analyse remarquablement honnête et perspicace de la part de JCP—ainsi que sur Phyllis. En fait, il apparaît que dans son effort pour

[7] *Petrouchka et la Danseuse*, op. cit., p.311

> As I left out my mother from my *Autobiography* so in dealing with *Noman & his girl* I dodged & avoided any introduction of the precious and indescribable pleasures of every sort that I myself have got from living with the T.T. Instead of this I just exploited, yes *exploited*! for my story many of the most superficial weaknesses of the feminine—of the 'eternal feminine'—in the T.T. as opposed to the philosophical & Sensual Selfishness of a man like myself & yet really *not* like myself![4]

This seems to me a remarkably honest and perceptive analysis on JCP's part—as well as on Phyllis's. Indeed, it appears that, in attempting to meet Phyllis's criticisms while revising, he decided half-way through to "make Wizzie my mouthpiece … in order that Dud-Dud's attitude to women shall no longer dominate the book."[5] As a result, he may well have altered the structural balance and cohesion of the novel, and so led to the difficulties in interpretation that I have been discussing.

The remark that Dud is "a man like myself, & yet really *not* like myself" is especially shrewd. It deserves emphasis, in particular because this is a subject in which Morine Krissdóttir, in the course of some interesting and useful comments in her assessment of the novel in *Descents of Memory*, in my opinion goes seriously astray. She insists that "the main character is so patently the author and so much of *Maiden Castle* is an echo of events taking place in Powys's own life at this time."[6] And again, "it is clear that he put many of Phyllis's activities, moods, and ideas into Wizzie," which she considers "a kind of double malice."[7] But this reveals a fundamental misunderstanding of the way novelists work. There are certainly aspects of Phyllis used for the character of Wizzie, and JCP obviously draws on his own experience for some of Dud's story, but this does not mean that all of the circus-girl's characteristics can be legitimately transferred back to Phyllis, or that all of Dud's actions and attitudes reflect JCP's. While basing details of the pair on himself and Phyllis, JCP then transforms them imaginatively, places them in different situations, and, I am convinced, exaggerates many of their personal traits in the interests of his story. Neither Phyllis nor Krissdóttir were sufficiently expert literary critics to recognize the place where straightforward realism develops into full fictional creation.

Maiden Castle is certainly not a fully achieved novel. It was written at a time of violent domestic dislocation and transition. JCP had just left North America after making it his base for well over twenty years, was attempting to reconnect with his English roots, and, even more remarkably, was in the process of making a new home in North Wales, in an unfamiliar landscape and among a very different people. Small wonder that certain tensions and uncertainties are visible in the text. Yet, for all its imperfections, it is the work of a literary master. Without glossing over its faults, we should make sure that we do not neglect, or fail to recognize, the many fascinations that it has to offer.

W.J. Keith

W. J. Keith is Professor Emeritus of English at the University of Toronto. He has published widely on topics in English and Canadian literature.

[4] *Petrushka*, p.192.

[5] Hitherto unpublished diary entry quoted in Morine Krissdóttir, *Descents of Memory*, Overlook Duckworth, 2007, p.321.

[6] *Descents of Memory*, p.320.

[7] Ibid., p.321.

satisfaire aux critiques de Phyllis lorsqu'il révisait son texte, il décida à mi-chemin de "faire de Wizzie mon porte-parole... afin que l'attitude de Dud vis-à-vis des femmes ne domine plus le livre."[8] Il se peut donc qu'il ait ainsi changé l'équilibre structural et la cohésion du livre, ce qui entraîna les difficultés d'interprétation que je viens d'évoquer.

La remarque faite par JCP, que Dud "est un homme comme moi et cependant il ne me ressemble pas tout à fait" est très pertinente. Elle mérite d'être soulignée, particulièrement parce que c'est un sujet sur lequel Morine Krissdóttir, dans *Descents of Memory,* sa biographie de JCP, se livrant à des commentaires par ailleurs intéressants et utiles dans son analyse du roman, fait à mon avis, sérieusement erreur. Elle insiste sur le fait que "le personnage principal est évidemment l'auteur et une bonne partie de *Camp retranché* est un écho d'événements se passant également dans la vie de Powys à ce moment-là."[9] Et encore, "il est clair qu'il a mis beaucoup des activités, des humeurs et des idées de Phyllis dans Wizzie," ce qu'elle considère comme "une sorte de double méchanceté."[10] Cela révèle une méconnaissance fondamentale de la façon dont les romanciers travaillent. Certains aspects de Phyllis ont été utilisés pour le caractère de Wizzie, et JCP s'inspire assurément de sa propre expérience pour une partie de l'histoire de Dud, mais cela ne veut pas dire que toutes les caractéristiques de l'écuyère peuvent légitimement être attribuées à Phyllis, ou que toutes les actions et les attitudes de Dud reflètent celles de JCP. Bien que s'inspirant de sa personne et de Phyllis pour certains détails concernant le couple dans le roman, JCP les transforme par l'imagination, les place dans d'autres situations, et—j'en suis convaincu—dans l'intérêt de l'histoire grossit exagérément de nombreux traits personnels. Ni Phyllis ni Krissdóttir n'étaient des critiques littéraires suffisamment expertes pour reconnaître le moment où le simple réalisme se métamorphose en une création qui relève entièrement de la fiction.

Il faut reconnaître que *Camp retranché* n'est pas un roman parfaitement réussi. Il fut écrit à un moment de rupture et de transition domestiques violentes. JCP venait de quitter les Etats-Unis après y avoir vécu plus de vingt ans, il s'efforçait de renouer avec ses racines anglaises, et fait encore plus remarquable, était en train de s'installer avec Phyllis dans le nord du Pays de Galles, dans un paysage peu familier et au milieu d'un peuple très différent. Il n'est donc pas étonnant que certaines tensions, certaines incertitudes soient visibles dans le texte. Et cependant, malgré ses imperfections, c'est l'œuvre d'un maître. Sans vouloir passer sous silence ses défauts, soyons cependant à même de prendre en compte et d'apprécier les multiples raisons d'être fascinés par ce qu'il nous offre.

W. J. Keith

W.J. Keith est Professeur Emérite de Littérature à l'Université de Toronto. Il a écrit de nombreux ouvrages sur la littérature anglaise et canadienne.

[8] Passage inédit du Journal de JCP, cité par M. Krissdóttir, *Descents of Memory,* Overlook, 2007, p.321

[9] Ibid., p.320

[10] Ibid., p.321

Emma Goldman (1869-1940)

RAPPELONS brièvement ici qui était Emma Goldman. Originaire de Lituanie, alors intégré à l'empire tsariste, elle émigra aux Etats-Unis dès 1885 et travailla en usine. Au 19ème siècle, les conditions de la classe ouvrière américaine étaient très dures. Elle fut vite conquise par les idées de l'anarchiste Johann Most[1] qu'elle entendit à son arrivée à New York et devint elle-même une redoutable propagandiste anarchiste. Elle eut une influence considérable non seulement politiquement mais aussi sur le plan culturel, s'intéressant par exemple au rôle social du théâtre et fit campagne pour le contrôle des naissances. (Ce fut d'ailleurs lors d'un diner donné en son honneur, avant le procès qui lui était intenté pour avoir fait une conférence sur ce sujet, qu'Emma Goldman fit la connaissance de JCP à New York en 1916.) Pacifiste, elle fut condamnée à deux ans de prison en avril 1917, puis déportée avec son compagnon Alexandre Berkman dans la jeune Russie révolutionnaire, d'où ils s'échappèrent en 1921. A partir de là, elle fut une exilée permanente et vécut, difficilement, en France puis en Angleterre. En 1925 elle acquit la citoyenneté anglaise grâce à un mariage de convenance avec un mineur anarchiste gallois, James Colton. La guerre d'Espagne allait lui permettre une dernière fois d'exercer ses dons d'organisatrice et de mettre toute son énergie au service d'une cause qui lui était chère. Mais avril 1939 vit la victoire de Franco et la fin de ses espoirs. Elle partit pour le Canada continuant à rechercher une aide matérielle et financière pour les réfugiés espagnols ayant fui en France et après une longue vie consacrée aux combats qui lui tenaient à cœur, elle s'éteignit à Toronto le 14 mai 1940.[2] Les deux lettres ci-dessous font partie de la correspondance[3] échangée à partir de 1936 entre Emma Goldman et John Cowper Powys. (J.P.)

Deux Lettres

18 Castletown Road, London W.14
28 mars 1937

Mon cher et bon ami,

Plus je vis en Angleterre et plus je chéris votre amitié; votre réaction toujours immédiate à tous les appels que je vous adresse est des plus rares ici. Je ne pourrai jamais assez vous en remercier.

C'est peut-être de ma faute si je n'arrive pas à avoir de vrai contact avec les Anglais. Je ne sais sans doute pas comment les atteindre ou percer leur inflexible réserve. Je reconnais que j'ai toujours été une sauvage en ce qui concerne les conventions. Je ne sais pas jouer la comédie. Je suis absolument incapable d'aplanir les conflits ou de feindre ce que je ne ressens pas. Alors que pour réussir dans ce pays cela semble tout à fait nécessaire.

Il y a quelques années, tandis que je travaillais à mon livre *Living My Life* et

[1] Johann Most (1846-1906) avait été député social démocrate au Reichstag avant d'être exilé de son pays par les lois anti-socialistes de 1878.

[2] Son livre le plus important, *Living My Life*, fut traduit, légèrement réduit, sous le titre *L'Epopée d'une Anarchiste, New York 1886 - Moscou 1920,* publié chez Hachette en 1979.

[3] *The Letters of John Cowper Powys and Emma Goldman* ed. David Goodway, Cecil Woolf, London, 2008

Emma Goldman (1869-1940)

EMMA GOLDMAN was born in Lithuania, then part of the Tsarist empire, but emigrated as a young girl to the United States and earned her living as a factory worker. In the 19th century the American working class were subject to particularly hard conditions. She was soon won over to the ideas of Johann Most[1] whom she heard in New York, and she became herself a redoubtable anarchist propagandist. She became an early advocate of free speech, birth control, women's equality and independence. It was during a dinner given in her honour, just before her trial for having lectured on birth control, that Emma Goldman met JCP in New York in 1916. A pacifist, her criticism of mandatory conscription during World War I led to a two-year imprisonment in April 1917. She was deported to revolutionary Russia with her companion Alexander Berkman. They both escaped in 1921. From then on, she was a permanent expatriate and lived with difficulty first in France, and then in England. In 1925 she acquired English citizenship, thanks to a marriage of convenience with James Colton, an anarchist miner from South Wales. The Spanish Civil war enabled her, once more, to exert her gifts as an organiser and to put all her energy into a cause dear to her. Franco's victory in April 1939 put an end to that. She left England for Canada, still trying to find financial help for the thousands of Spanish refugees who had fled to France, and after a life dedicated to causes in which she believed, she died in Toronto 14 May 1940.[2] The following two letters are from the correspondence exchanged from 1936 onwards between Emma Goldman and John Cowper Powys.[3] (J.P.)

Emma Goldman, c.1910
courtesy Dana Ward

Two Letters

18 Castletown Road, London W.14
28th March, 1937

My dear good Friend,

The longer I live in England the more I cherish your friendship; your ever-ready response to every appeal I have made is among the rarest I find here. I cannot thank you enough for it.

Perhaps it is my fault that I make so little headway in reaching English people. I may not know how to get at them or to penetrate their rigid reserve. I admit I have always been a heathen as far as conventions are concerned. I am hopeless when it comes to 'playing a part'. I am absolutely no good at smoothing

[1] Johann Most (1846-1906) had been a social-democrat member of the Reichstag before being sent to exile from his country, thanks to the anti-socialist laws of 1878.

[2] See Emma Goldman, *Living My Life*, 2 vol., Dover Publications, New York, 1970

[3] *The Letters of John Cowper Powys and Emma Goldman* ed. David Goodway, Cecil Woolf, London, 2008

que j'habitais Paris, je fus soudain confrontée à un ordre d'expulsion datant de 1900, signé de la main de Waldeck-Rousseau[4]. J'étais bien souvent venue en France depuis, mais la bureaucratie française a eu besoin de 31 ans pour découvrir l'ordre d'expulsion qu'on avait dû ranger dans quelque casier. C'est typique des Français, non? Pendant ces 31 années le monde avait été mis sens dessus dessous: des guerres et des révolutions avaient eu lieu. Des hommes politiques avaient fait carrière puis avaient disparu. On avait vu que les monarchies étaient ce qu'il y avait de meilleur marché dans la société humaine, mais les Français sont restés indécrottables. J'élevai une protestation et le fonctionnaire se montra tout surpris et me dit: "Pourquoi vous fâchez-vous comme ça? Ne voyez-vous pas que cette expérience apporte de précieux éléments pour un autre chapitre de votre livre?" Eh bien, mon expérience en Angleterre concernant mon aventure dans le monde du théâtre apporte en effet matière pour un autre chapitre. J'irai presque jusqu'à dire pour un autre livre.

Pendant deux mois on m'avait fait croire que j'aurais une pléïade d'artistes, on m'avait répété maintes et maintes fois de ne pas m'en faire, leur participation était certaine. Pour m'entendre dire à la fin que pas un seul artiste ne consentait à offrir ses services pour les femmes et les enfants affamés et sans abri d'Espagne. Bien sûr ils ne furent pas aussi directs. Ils prétendirent qu'ils avaient des engagements le 11; des répétitions, toutes sortes de choses, mais en réalité il ne s'agissait que de leur peur misérable que l'affaire du 11 soit 'politique'—comme si quelque chose dans la vie aujourd'hui pouvait ne pas être politique!

J'étais pourtant fermement décidée à le rendre le moins politique possible—à rendre ce spectacle simplement humanitaire, mais il n'y eut rien à faire. Je me retrouvai sans artistes qui veuillent bien contribuer à aider des femmes et des enfants dans la détresse.

J'eus quand même la chance de recevoir l'accord de mon vieil ami Paul Robeson[5]. Lui au moins n'avait pas besoin de l'assurance que ce ne serait pas 'politique'. Il accepta aussitôt, et je trouvai également une demi-douzaine de musiciens qui étaient moins 'timides' (un mot amusant pour parler de lâcheté, non?) et qui ne demandaient pas mieux que de participer. Je concentrai donc toute mon énergie pour aller de l'avant, bien qu'il ne restât plus beaucoup de temps et qu'il fallait ramer comme un galérien. Et puis avant-hier, la foudre tomba de nouveau d'un ciel clair sur ma pauvre tête de pécheresse. Le directeur du théâtre nous refusa l'utilisation du théâtre, alors qu'il avait donné sa promesse écrite à notre ami Maurice Browne. Il invoqua comme raisons des difficultés techniques en nombre lors de représentations le dimanche—mais je suis sûre qu'il s'agit de bien autre chose. J'ai idée que les ennuis que Stafford Cripps[6] a connus avec l'Albert Hall et les relations tendues actuellement entre l'Angleterre et l'Italie ont dû donner une sacrée frousse au Directeur du Victoria Palace. Il n'y avait donc rien à faire sinon renoncer à cet événement pour le 11 avril. Je n'ai pas

[4] En mars 1930. L'ordre d'expulsion était daté du 26 mars 1901. Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904) fut Ministre de l'Intérieur, puis Président du Conseil, 1899-1902.

[5] Paul Robeson: chanteur et acteur américain noir (1898-1976). Dans les années trente il devint un farouche sympathisant communiste. Il passa ses dernières années en Europe de l'Est, où il mourut.

[6] Stafford Cripps (1889-1952), plus tard Sir Stafford Cripps, appartenant au parti travailliste, avait tenté de louer Albert Hall pour un meeting le 4 avril 1937, appelant à "combattre le fascisme et la guerre". Les administrateurs de l'Albert Hall avaient opposé leur veto.

things over or pretending what I do not feel. All these things seem to be necessary to succeed in this country.

Some years ago, while I was working on *Living My Life* and living in Paris, I was suddenly confronted with an order of expulsion that had been issued in 1900 and was signed Waldeck-Rousseau[4]. I had been in France numerous times since then but French Bureaucracy needed 31 years to discover the order of expulsion which had been pigeonholed somewhere. Is it not just like the French? During the 31 years, the world had been upside down: wars and Revolutions had taken place. Politicians rose and went in a heap. Monarchies were proved the cheapest article in human society, but the French continued sticks in the mud. When I protested, the official looked quite surprised. He said: "Why are you so angry? Do you not realise that this experience represents rich material for another chapter in your book?" Well, my experience in England in connection with the theatre venture I have tried is indeed material for another chapter. I would almost say for a whole book.

For two months I had been led to believe that I would have a galaxy of artists of the stage. I was repeatedly assured not to worry. Their participation was certain. At the end of that time I was informed that not one single artist consented to give his or her services for the starving and homeless women and children in Spain. Of course they were not so blunt. They gave excuses of engagements for the 11th; of rehearsals, of a lot more, but in reality it was just their miserable fear that the affair of the 11th would be 'political'—as if anything in life today can be non-political!

Nevertheless, I had fully determined to make it as non-political as possible—to make the entertainment entirely humanitarian, but nothing availed. I found myself without a single man or woman from the stage who would do their stunt to help suffering women and children.

However, I was fortunate in getting the consent of my old dear friend, Paul Robeson[5]. He certainly did not need assurance that the evening will be 'non-political'. He consented at once, and I also found a half-dozen musicians who were less 'timid' (nice term for cowardice, isn't it?), only too willing to participate. So I again pulled up strength to go ahead, although the time was short and it meant galley-slaving. Then, the day before yesterday, another thunderbolt from a clear sky came down on my sinful head. The theatre manager refused to let us have the theatre, although he had given his promise in a letter to our friend Maurice Browne. His reasons were a lot of technical difficulties of Sunday performances—but I am sure there is more than that to his refusal. I have an idea that the trouble Stafford Cripps[6] had with the Albert Hall and the present tense relation between England and Italy must have put the fear of God into the Manager of the Victoria Palace. In other words, there was nothing to do but to give up the whole affair for the 11th April. I need not tell you how dejected the

[4] In fact, it took place in March 1930. The order was dated 26 March 1901. Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904) was Home Secretary, then Prime Minister 1899-1902

[5] Paul Robeson (1898-1976): black American singer and actor. In the 1930s he became a staunch Communist sympathiser and moved eventually to Eastern Europe where he died.

[6] Stafford Cripps (1889-1952), later Sir Stafford Cripps: socialist, barrister and Labour politician, had sought to book the Albert Hall for a great meeting on 4 April 1937, calling for a 'United Front of the Working Class to fight Fascism and War', but had been refused by the trustees.

besoin de vous dire combien cette expérience m'a découragée. Il en faut quand même plus pour briser mon énergie. J'ai l'intention d'essayer de nouveau plus tard (le 25 avril). Tout dépendra du fait de savoir si nous pouvons avoir un autre théâtre ou une salle de concert correcte qui n'avalerait pas tout l'argent que nous pourrons gagner[7]. Pour moi, chaque sou qui permet de subvenir aux besoins de l'Espagne compte tellement qu'il est criminel de le dépenser en locations ou autres frais. Je vais voir ce qu'on peut faire afin d'éviter d'engraisser les propriétaires de théâtres ou autres et les agents publicitaires.

Avec les merveilleuses nouvelles arrivées d'Espagne[8] mes difficultés ici semblent vraiment insignifiantes, bien que même les plus robustes d'entre nous ne peuvent éviter d'être frustrés quand il y a de tels obstacles et si peu de chance de réussir. Si seulement les puissances soit-disant 'démocratiques' étaient résolues, elles obligeraient moralement Mussolini et Hitler à retirer leurs soit-disant 'volontaires'[9] du sol espagnol. Je ne pardonnerai jamais à Blum son crime contre l'Espagne lorsqu'il a insisté pour la non-intervention[10]. Cela aurait pu se comprendre venant d'un Premier ministre réactionnaire, mais venant d'un homme qui s'est toujours prétendu socialiste c'est vil. Sans le soutien de la France[11], il y a longtemps que le fascisme aurait été éradiqué en Espagne. Et même à cette heure tardive—il ne faudrait pas longtemps aux forces révolutionnaires pour battre Franco. Elles ont le peuple espagnol tout entier pour les soutenir. Franco, lui, n'a que quelques généraux décrépits et quelques officiers, ainsi que les Maures et la Légion étrangère, mais que pourrait-il faire contre des millions de gens habités par un grand idéal de Liberté, et courageux jusqu'à la témérité, qui se sacrifieraient sur l'autel de la Liberté?

Malheureusement, l'Angleterre et la France ont une peur bleue de Mussolini et d'Hitler. Et ceux-ci ne retireront pas leurs troupes. C'est une situation épouvantable. Néanmoins je me sens encouragée. Que mon peuple conquière ou soit conquis, les derniers neuf mois représentent la plus grande épopée dans la lutte de l'humanité pour la Liberté. Je nourris l'espoir intense qu'il se trouvera un grand artiste pour illustrer cette épopée, cet effort à l'unisson de tout un peuple, cette grande force morale. Non, je ne suis pas découragée, et je ne renoncerai pas.

J'ai l'intention de repartir pour l'Espagne vers la fin du mois prochain. Ce sera peut-être pour un mois—deux au plus, mais j'ai hâte de replonger dans cette atmosphère d'enthousiasme. L'Angleterre me fige le sang. J'ai besoin d'être avec

---

[7] Le concert eut lieu à la date prévue par EG, au Victoria Palace, avec la participation de Paul Robeson. Mais leur amitié prit fin un an plus tard, car Robeson se consacra désormais uniquement au Parti communiste.

[8] Lors de la bataille de Guadalajara du 8 au 18 mars, les troupes régulières italiennes furent battues par l'Armée républicaine.

[9] Les gouvernements italien et allemand déployèrent des troupes pour se battre aux côtés des Nationalistes, mais ils prétendirent que c'était des volontaires.

[10] Léon Blum (1872-1950): socialiste à la tête du gouvernement du Front Populaire. Le 1er août 1936 il avait proposé une politique de neutralité ou 'non-intervention' que tous les états européens devaient appliquer concernant l'Espagne. Un Comité de Non-Intervention fut créé à Londres, et se réunit le 9 septembre, afin de mettre en place cette politique, qui de façon critique, interdisait la vente d'armes des deux côtés.

[11] E.G. exagère peut-être ici en amplifiant ainsi sa critique du gouvernement Blum qui n'a bien sûr pas soutenu l'insurrection nationaliste.

experience left me. Of course it takes more than all that to break my spirit. I mean to try the venture again but at a later date (the 25th of April). It will all depend on whether we can get a different theatre or decent concert hall that will not consume whatever money we will make[7]. I feel that every penny raised for the needs of Spain is so important that it is criminal to spend it on a lot of rents and other expenses. I will see what can be done without working for theatre and all owners and for the advertizing agents.

The marvellous news from Spain[8] makes my difficulties here insignificant indeed, though the strongest of us cannot escape frustration when the obstacles and odds are so great. If only the so-called 'democratic' powers were determined they would morally force Mussolini and Hitler to withdraw their so-called 'volunteers'[9] from Spanish soil. I cannot forgive Blum for his crime against Spain in his insistence on non-intervention[10]. One might have excused it in a reactionary Premier, but from a man who has always pretended Socialism it is despicable. Without support from France[11], Fascism would have been exterminated in Spain long ago. And even at this late hour—it would not take long for the Revolutionary forces to conquer Franco. They have the entire Spanish people to their support. Franco only has a few decrepit generals and a few officers. He has them besides the Moors and the Foreign Legion, but what could he do against millions of people imbued with a great ideal of Freedom, and courageousness to the point of recklessness, to sacrifice themselves on the altar of Liberty?

Unfortunately, Mussolini and Hitler have terrified England and France. They will not withdraw their troops. It is a frightful situation. Nonetheless, I do feel encouraged. Whether my people will conquer or be conquered, the last 9 months represent the greatest epic in the human struggle for Freedom. I do hope passionately that some great creative artist will be found who will pen this epic, this united effort of a whole people, this grand fortitude. No I am not discouraged and I shall not give up.

I plan to go back to Spain the latter part of next month. It may only be for a month—the highest, two, but I am famished for the atmosphere of enthusiasm. England freezes my blood. I need to be with my people—so wonderfully simple, unspoiled and warm-hearted. My address will continue as above, as I am keeping my apartment.

As I have said, I intend to go ahead with another trial of the project. If I succeed I will need as many names of people who might be interested as I can

---

[7] The concert took place at the Victoria Palace 25 April, with Paul Robeson. But the friendship between him and EG ended a year later, when he went over to the Communists.

[8] In the battle of Guadalajara of 8-18 March regular Italian forces were routed by the Republican Army.

[9] The Italian and German government both deployed troops to fight alongside the Nationalists, although they claimed that they were 'volunteers'.

[10] Léon Blum (1872-1950): French Prime Minister, socialist head of the Popular Front governmen; had proposed on 1 August 1936 a policy of neutrality or 'non-intervention' to be followed by all the European states with respect to Spain. The Non-Intervention Committee was set up in London, first meeting on 9 September, to administer this scheme, which, crucially, prohibited the sale of arms, even on the open market, to either side.

[11] E.G. may be thought here to exaggerate her criticism of the Blum government which of course never supported the Nationalist insurrection.

mon peuple—si extraordinairement simple, naturel et chaleureux. Mon adresse ici reste la même, car je garde mon appartement.

Comme je l'ai dit, j'ai l'intention d'aller de l'avant, en mettant de nouveau mon projet sur pied. Si j'y réussis, j'ai besoin de tas de noms de gens qui pourraient être intéressés. Je me demande, cher ami, s'il vous serait possible de me donner une liste sélective de vos amis, surtout ceux qui seraient à même de contribuer à ce fond pour les femmes et les enfants, en prenant des billets à une guinée, ou des loges.

Affectueusement,
Emma Goldman

Réponse de JCP:

7 Cae Coed, Corwen, Merioneth, N. Wales
30 mars 1937

Ah! ma chère Emma, que d'épreuves vous *avez* rencontrées! Non, je puis vous assurer que la difficulté que vous avez à vous faire entendre, que les obstacles auxquels vous vous heurtez, faits de toute cette réserve, timidité, méfiance et lente prudence ne sont en rien de votre faute ni dûs à un manque de conformisme de votre part. Ce sont, il nous faut bien l'avouer, nos particularités nationales dont des gens exceptionnels ont dû se libérer et c'est pourquoi divers originaux anglais comme l'auteur d''Arabia Deserta', le vieux Doughty, Cunningham Graham[12], et des personnages historiques tels que Tom Paine ou quelqu'un comme Edward Carpenter[13], sont tellement hors du commun, parce qu'ils ont dû se battre contre tout ça.

C'est en effet bien comique que cette histoire d'ordre d'expulsion datant de 1900 en France, et ce projet théâtral, si vous aviez pris des notes (*peut-être* d'ailleurs l'avez-vous fait!) dans votre journal sur les excuses des gens, ça ferait certainement une lecture tristement amusante.

Mais cela en valait presque la peine—du point de vue psychologique—d'avoir ce contraste total que vous avez certainement *dû* apprécier, avec la bonté et l'amitié du grand Paul Robeson. Comme c'est révélateur!

Eh bien! nous allons voir ce qui se passe pour votre prochaine date, 25 avril— mais je pense que vous avez raison d'éviter une location trop coûteuse—car après tout dans le cas qui nous occupe c'est vraiment d'argent dont vous avez besoin pour vos amis là-bas, bien plus que de propagande ou de publicité.

Oui c'est vraiment magnifique d'apprendre la défaite écrasante de cette armée italienne. J'ai été frappé de voir que dans le Daily Telegraph ils avaient tout un article d'un correspondant militaire sur les leçons militaires à tirer de cette série de victoires par les défenseurs de Madrid.(...)

---

[12] Charles Montagu Doughty (1843-1926): voyageur et poète anglais, auteur de *Arabia Deserta*; Robert B. Cunninghame Graham (1852-1936): radical écossais, voyageur et écrivain. Membre du Parlement 1886-92; emprisonné pour avoir participé au 'Dimanche sanglant' à Trafalgar Square, 1887; fondateur du Parti nationaliste écossais, 1928.

[13] Tom Paine (1737-1809): radical anglo-américain et théoricien politique. Auteur de *Rights of Man*; Edward Carpenter (1844-1929): socialiste anglais, homosexuel, écrivain. Pionnier de la lutte pour les droits des homosexuels, il se déclara tel dans les années 1890.

get. I wonder, dear friend, if you could give me a select list of your friends, especially those who are in a position to contribute to the fund for the women and children, by way of buying guinea seats or boxes?

Affectionately,
Emma Goldman

JCP's reply:

7 Cae Coed, Corwen, Merioneth, N. Wales
March 30, 1937

Aye! my dear Emma, what you *have* been through. No I can assure you from experience that the difficulty of getting a hearing & the obstacles of all this reserve & timidity & suspiciousness & slow caution that you come up against aren't your fault or any unconventionality in you. These are, & we've got to confess it, our national peculiarities from which the exceptions have had to break away & that's why in various original Englishmen like the author of 'Arabia Deserta', old Doughty, and Cunningham Graham[12] [*sic*], & hist. characters like Tom Paine, or a person like Edward Carpenter[13], are so extremely original because they've had to break thro' so much.

This is indeed a comical story about that Expulsion Order going back to 1900 in France & this Theatre Project, if you had (as you *may* have!) made notes in your diary of people's excuses, wd. certainly be sadly amusing reading.

But it was almost worth it—from a psychological point of view—to get the full contrast, which you *must* have appreciated, of the great Paul Robeson's magnanimity & friendliness. What a significant thing!

Well! we'll see what happens with your next date April 25—but I think you're wise to steer clear of too big a rent—for after all in this case it's the actual money you want for your friends over there more than propaganda or publicity.

Yes it is indeed wonderful to read of the overwhelming defeat of that Italian army. I was struck by observing that in the Daily Telegraph they had a whole column by some military correspondent on the military lessons to be learned from that series of victories by the Madrid defenders.(...)

No it's a queer thing (when you ask me point-blank to give you names) how few people in London I do know. If only my Architect brother A.R.P. had been alive he might have been of real use but his widow's poor & couldn't do anything—then I have a cousin—but he's a conservative—and all the rest are as I say either elderly women living on little, or lads, like my brother's son, earning a small salary. I'm a recluse by nature and I've been luckily able by lecturing & writing to dodge having to belong to any social circles. But your request as it makes me count up the people I know in London & the suburbs has a result that's surprising to myself—all my friends are of the sort—except my niece's husband & he's not a rich man—that a guinea wd. be totally out of the question.

Oh do you have in your list of active sympathisers the name of *Gerald*

[12] Robert B. Cunninghame Graham (1852-1936): Scottish radical, traveller, writer. Radical Member of Parliament 1886-92; imprisoned for his part in 'Bloody Sunday', Trafalgar Square, 1887; founding president of the Scottish National Party, 1928.

[13] Tom Paine (1737-1809): Anglo-American radical and political theorist. Author of *Rights of Man*; Edward Carpenter (1844-1929): English socialist, homosexual, writer. A pioneer of gay liberation, he came out in the 1890s.

Non en vérité c'est vraiment bizarre (puisque vous me demandez de but en blanc de vous donner des noms) comme je connais peu de gens à Londres. Si mon frère A.R.P., l'architecte, avait encore été de ce monde il aurait pu vous être utile mais sa veuve est pauvre et ne pourrait rien faire—j'ai bien un cousin—mais c'est un conservateur—et tous les autres sont comme je dis soit des femmes âgées qui vivent modestement, soit des jeunes gens, comme le fils de mon frère, qui n'a qu'un petit salaire. Par nature je suis un ermite et j'ai heureusement eu la chance de donner des conférences et d'écrire afin d'éviter d'appartenir à quelque cercle que ce soit. Mais votre requête, qui me fait comptabiliser les gens que je connais à Londres et en banlieue, aboutit à quelque chose qui me surprend moi-même—tous mes amis sont dans le même cas—sauf le mari de ma nièce et ce n'est pas un homme riche non plus—payer une guinée serait pour eux tout à fait hors de question.

Oh avez-vous dans votre liste de sympathisants actifs le nom de *Gerald Brenan*[14] (Capitaine Brenan pendant la guerre) qui habitait *près de Malaga*; et qui depuis qu'il est rentré fait de la bonne ouvrage pour la cause de vos gens? Je suppose que vous avez son nom; sinon, je pourrai facilement trouver son adresse pour vous? Il n'est pas riche mais il est totalement de votre bord.

Bonne chance!

votre ami sincère et affectionné ma chère Emma,
J.C. Powys

Le 26 janvier 1939, JCP écrivait à Louis Wilkinson:

Oh mon Dieu, je n'ose pas penser au sort de ces anarchistes [*en Espagne*]. Je m'y suis énormément intéressé et je recevais des nouvelles semaine après semaine, grâce à ma vieille amie Emma Goldman qui a si bien su me tenir au courant de l'attitude des anarchistes catalans—mais ils sont tellement à couteaux tirés avec les communistes que j'ai dans l'idée que les communistes n'hésiteront pas à la première occasion à les livrer aux mains de l'Inquisition de Franco.
Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson, 1935-1956, Macdonald, 1958

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

A Roddon, the Bowl and the Debris

An appreciation of John Cowper Powys

WHILE WALKING along the river bank near my home in the East Anglian Fens I observed a large light- coloured clay outcrop meandering across the peat—it was a roddon[1]. I had seen this particular roddon many times before, revealed only in dry weather in the newly-ploughed field.

[14] Ecrivain, spécialiste de l'Espagne (1894-1987). Son livre *The Spanish Labyrinth* (1943) est l'étude classique des origines de la guerre civile. Avec Gamel Woolsey il s' installa à Churriana, non loin de Malaga, mais dût partir en 1936. Ils revinrent à Churriana en 1953.

[1] During the bronze age the fenlands sank in relation to sea level. Consequently vast areas of peat were deposited. Large and small rivers wound their way slowly to the sea. Largely as a result of 17cent. and later 19cent. drainage the peat began to shrink. The silt beds of the old original rivers are now slightly raised and show as light coloured patterns across the dark peat. These are *roddons*, word which may possibly derive from the French *redan*, meaning a rise or step in a horizontal or vertical surface.

Brenan[14] (Capt Brenan in the war) who was living *near Malaga*; & since he's returned has been doing good propaganda on the side of your people? I expect you *have* his name; but if not I could easily find out his address for you? He's not a rich man but he is very strongly on your side.

Good luck to you!

yrs most sincerely & affectionately my dear Emma
J.C. Powys

In January 26, 1939, JCP wrote to Louis Wilkinson:

Oh dear, I can't bear to think of the fate of these Anarchists [*in Spain*]. I've been so interested in them & had bulletins from week by week, thanks to old Emma Goldman who has been wonderful good in keeping me in touch with the Catalan Anarchist attitude—but they've got their knife to such a tune into the communists that they make anyone feel as if the communists would, at a shot, hand them over to Franco's Inquisition.

Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson, 1935-1956, Macdonald, 1958

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Un "Roddon", la Coupe et les Débris

Une appréciation de John Cowper Powys

photo Sonia Lewis

ME PROMENANT le long des berges de la rivière près de ma maison dans les Fens d'East Anglia je remarquai un grand affleurement d'argile de couleur claire qui serpentait à travers la tourbe—c'était un "roddon"[1]. J'avais souvent vu ce

[14] English Hispanophile and writer (1894-1987). His book *The Spanish Labyrinth* (1943), is the classic study of the origins of the Civil War. Settled with Gamel Woolsey in Churriana, outside Malaga, but had to leave in September 1936, returning permanently in 1953.

[1] Durant l'âge de bronze les "Fens" (région anciennement marécageuse du sud-est de l'Angleterre) s'enfoncèrent sous le niveau de la mer. En conséquence de quoi de vastes surfaces de tourbe furent déposées. Les rivières, grandes et petites, se frayèrent lentement un passage jusqu'à la mer. En grande partie à cause du drainage au 17ème siècle et plus tard au 19ème, la tourbe commença à se rétracter. Les lits de limon originels des rivières sont ainsi maintenant légèrement surélevés et montrent des motifs de couleur claire en travers de la tourbe sombre . Ce sont là les *roddons*. Ce mot dérive peut-être de *redan*, qui a selon le Robert le sens de "ressaut sur une surface horizontale ou verticale, cf aussi *saillie*".

This occasion was different. ‘My whole self’ registered in a moment that this was on the bend of the river. Beyond this point the River Lark was straight (it had been canalised). This could only mean that in this roddon I was looking at the original water course of the Lark itself. The river had flowed in this bed for thousands of years until the 19th century, when the river was given its present course. This moment of realisation was one of those special moments when a thought flashes, seemingly with an electric charge. I understand what a roddon is, but it was more than that.

I was there, deep in the reeds with the smell of brackish water invading my senses. A pair of cranes rhythmically gyrate in their mating dance and silently a log passes by poled by a small bearded man, spear poised.

My imagination had been loosened by this shadow of the past in the landscape.

This was for me a ‘JCP moment’! Through his writing I am led on a walk along an almost familiar river bank and my imagination is detonated.

Maiden Castle

> *It was this stream of life flowing down the ages, with its magical overtones and undertones, that he had come to seek in a thousand chance-given groupings of things and people.*[2]

Despite writing an appreciation of JCP, I find I am writing about *my* imagination. JCP both liberates and appreciates the personal. We all have something that makes us special, whatever happens in our daily life.

Porius

> *... Porius had learnt the trick at a very early age of separating the docile and obedient routine of his outward actions by a considerable gulf both from his secret physical sensation and from his secret mental commentaries.*[3]

In false interpretations, like the recent biography by Morine Krissdóttir, this could be understood as schizophrenia. But schizophrenia is in us all, to be both managed and enjoyed.

Porius

> Curse it! *He’d begun to question, begun to analyse, begun to reason upon what that magical pine- wood knob, cut, carried, and carved by himself, a bit of wood among other bits of wood, but a veritable Hermes’ wand for stealing secrets from the gods, was actually conveying to him through his hand, and down his arm, across which hung his old woodman’s cloak! And with this accurst questioning the whole mystery began to fade.*[4]

JCP can extend his sympathy to a character like Dave Spear, the communist in *A Glastonbury Romance*. Dave struggles to read, while knowing that his wife Persephone is spending the night with Will Zoyland.

Glastonbury Romance

> *It is hard to be impersonal in a cosmos that runs to personality.*[5]

As a potter I continue to work to make the perfect bowl, knowing that this cannot happen. My task is to find the moment to take the pot off the wheel when not

[2] *Maiden Castle*, 2001, Overlook Press, p.185

[3] *Porius*, 1994 Colgate University Press, p.545

[4] Ibid., p.339

[5] *A Glastonbury Romance*, 1933, Macdonald, p.870

roddon-là auparavant, il ne se révèle que par temps sec dans le champ nouvellement labouré.

Mais cette fois-ci c'était différent. Je compris d'un coup 'de tout mon être' que ceci se passait au coude de la rivière. Au delà de ce point, la rivière Lark était droite (elle avait été canalisée). Cela ne pouvait que signifier qu'en regardant ce roddon je voyais le cours originel de la Lark elle-même. La rivière avait coulé dans ce lit pendant des milliers d'années jusqu'au 19ème siècle, époque où l'on donna à la rivière son cours actuel. L'instant de cette découverte fut un de ces moments particuliers où une pensée surgit, comme dotée d'une charge électrique. Je comprends ce qu'est un roddon, mais il s'agissait de bien plus que cela.

J'étais là, enfouie dans les roseaux avec l'odeur de l'eau saumâtre envahissant mes sens. Un couple de grues tournoie au rythme de leur danse nuptiale et le tronc d'un arbre passe silencieusement poussé à la perche par un homme petit et barbu, son harpon levé.

Mon imagination avait été libérée par cette ombre du passé sur le paysage.

Ce fut pour moi 'un moment JCP'! Je suis entraînée par ses livres dans une promenade le long de berges presque familières où mon imagination est déliée.

Camp Retranché

> *C'était ce flot de vie s'écoulant le long des ans, avec ses nuances et ses accents magiques, qu'il avait fini par rechercher dans un millier de rassemblements de choses et de gens relevant du hasard.*[2]

Bien que je sois en train d'écrire une appréciation de JCP, je constate que je parle de *mon* imagination. JCP tout à la fois libère et donne du prix à ce qui est personnel. Nous avons tous quelque chose qui nous distingue des autres, quels que soient les événements de notre vie quotidienne.

Porius

> *... Porius avait appris très tôt comment séparer d'un sérieux fossé ses actions apparentes et leur routine docile et obéissante de ses sensations physiques et de ses apartés mentaux les plus secrets*.[3]

Selon des interprétations erronées, comme dans la récente biographie de Morine Krissdóttir, cela pourrait être considéré comme de la schizophrénie. Mais la schizophrénie est en nous tous, maîtrisée et appréciée.

Porius

> Bon sang! *Il avait commencé à questionner, analyser, raisonner sur ce que ce magique pommeau de pin, coupé, emporté et taillé par nul autre que lui-même, bout de bois parmi d'autres bouts de bois, mais véritable caducée d'Hermès pour voler aux dieux leurs secrets, lui transmettait par sa main, le long de son bras sur lequel pendait son manteau de vieil homme des bois! Et, avec ce maudit questionnement le mystère tout entier se mit à disparaître.*[4]

JCP est capable d'étendre sa sympathie à un personnage comme Dave Spear, le communiste dans *Les Enchantements de Glastonbury*. Dave s'efforce de lire, tout en sachant que sa femme Persephone est en train de passer la nuit avec Will Zoyland.

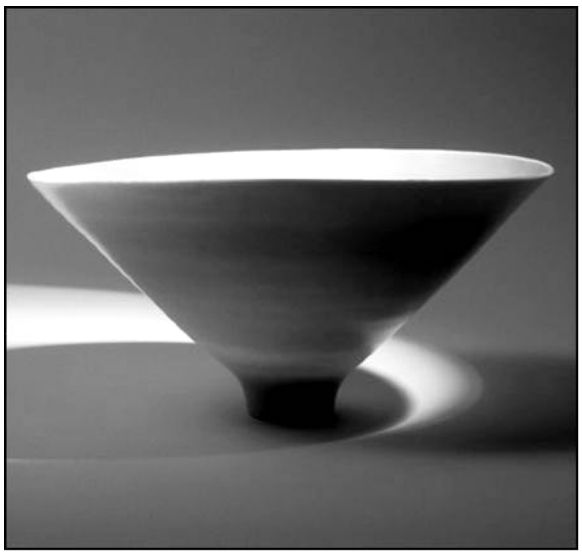
---

[2] Inédit en français, prendrait place p.194 dans *Camp Retranché*, Grasset, 1967, tr. M. Canavaggia.

[3] *Porius*, Overlook Duckworth, 2007 (non traduit)

[4] Ibid.

only has a certain balance point been reached but also the moment when the pot could *continue to grow*. This gives the beholder somewhere to go, some æsthetic of his or her own to experience. The end product is not there, finished and dead. The pot must have a spirit and vitality of its own.



courtesy Sonia Lewis

Weymouth Sands

For what was beauty if not a manifestation in the midst of objective reality of something half-created and half-discovered by the craving of our human organism? [6]

Maiden Castle

Satisfied senses make docile servants.[7]

I make objects—clay is my language. I hope that the objects that I make will not only have life, but will give life.

Wolf Solent

It was as if he got from them a sort of runic handwriting, the "little language" of chance itself commenting upon what was and is and is to come.[8]

Tonight a thick fog is descending and the trees have retained the hoar frost all day; the kitchen fire flames and I have lost an earring. Will the kiln reach temperature? Shall I phone my son and will mackerel be sufficient for supper?

Thoughts come in an ungoverned clump, some are important, some will be lost while others remain. One sifts through the debris. J.C.P. gives credence and colour to the rubbish dump of the mind.

Weymouth Sands

There are things that happen in the world that have an effect out of proportion to their apparent importance. It is as if there were always blowing a faint supernatural wind through the world holding a secret assuagement for troubled hearts that is only perceptible when it can find a straw, a feather, a gossamer seed, a leaf, in the debris of circumstances light enough to stir the air.[9]

Sonia Lewis

Sonia Lewis is potter living and working in the Fens near Ely. She is a Full Member of the Society of Designer Crafts and a selected member of Anglian Potters. She has long been a member of the Powys Society and regards the work of John Cowper Powys as central to her way of working and living

---

[6] *Weymouth Sands,* 1973, Picador, p.99

[7] *Maiden Castle,* op. cit., p.110

[8] *Wolf Solent,* 1964, Penguin Modern Classics, p.232

[9] *Weymouth Sands,* p.532

Glastonbury Romance

L'impersonnalité est difficile dans un cosmos où la personnalité est tout.[5]

En tant que potière je continue à travailler pour créer une coupe parfaite, tout en ayant conscience que cela ne peut se produire. Ma tâche consiste à trouver l'instant où il faut enlever le pot du tour, quand non seulement il a atteint un certain équilibre, mais aussi au moment où le pot pourrait *continuer à grandir*. Cela donne à celui qui le regarde une possibilité de poursuivre, une esthétique qu'il ou elle peut découvrir. Le produit fini n'est pas là, achevé et mort. Le pot se doit d'avoir un esprit et une vitalité qui lui soient propres.

Les Sables de la mer

Qu'était en effet le Beau sinon une manifestation en pleine réalité objective de quelque chose qu'un désir de notre organisme créait à demi, à demi découvrait?[6]

Camp Retranché

Des sens satisfaits font des serviteurs dociles.[7]

Je fais des objets—l'argile est mon langage. J'espère que les objets que je fais non seulement vivront mais aussi donneront la vie.

Wolf Solent

Il avait l'impression qu'ils [les objets] s'adressaient à lui en une sorte d'écriture runique, dans le langage secret du hasard lui-même, pour commenter le passé, le présent et l'avenir.[8]

Ce soir tombe un épais brouillard et le givre est resté sur les arbres toute la journée; le feu dans la cuisine flamboie et j'ai perdu une boucle d'oreille. Mon four de potier va-t-il atteindre la bonne température? Faut-il que j'appelle mon fils au téléphone, et pourra-t-on se contenter de maquereaux pour le souper?

Les pensées viennent en une masse indisciplinée, informe et compacte, certaines sont importantes, certaines seront perdues, d'autres demeureront. On passe au crible les débris. JCP donne crédibilité et couleur aux déchets de l'esprit.

Les Sables de la mer

Certaines choses arrivent, ici-bas, qui ont des effets tout à fait hors de toute proportion avec leur importance. Elles feraient croire que, porteur d'un secret pour apaiser les cœurs, un souffle imperceptible, surnaturel, volète en ce monde pour se manifester seulement lorsqu'il trouve, dans les débris d'une situation, une paille, une plume, un fil de la Vierge assez léger pour qu'il puisse l'agiter.[9]

Sonia Lewis

Sonia Lewis est potière, elle vit et travaille dans les Fens près d'Ely, Cambridgeshire. Elle est membre actif de la Society of Designer Crafts et membre élu de Anglian Potters et depuis longtemps membre de la Powys Society. Elle considère l'œuvre de John Cowper Powys comme centrale dans sa façon de vivre et de travailler.

---

[5] *Les Enchantements de Glastonbury*, Gallimard, Biblos, tr. J. Queval, p.1115

[6] *Les Sables de la mer,* Bourgois, 1982, tr. M. Canavaggia, p.78

[7] *Camp Retranché*, op. cit., p.128

[8] *Wolf Solent,* Gallimard, 1961, tr. S. Nétillard, p.236

[9] *Les Sables de la mer,* op. cit., p.475

Anachronic Comments?

The fact is, every one of us, clergy, scholars, and philosophers, are caged like goldfinches to the destined perches of our cultural education. The preconceptions we have inherited are not easy to exchange. We pass through life in a kind of trance, hypnotised by the past, imprisoned in present day illusions. Any form of intellectual detachment is very difficult for us. We lack that clear insight that belongs to slaves who have lost all. We are too involved not to care, and to care is to be betrayed. When I was in Jerusalem I discovered that the Arabs had invented a pretty play of words[1] about the Church of the Holy Sepulchre. They called it the place where the ass lay down and rolled. These fellows, in their long robes smelling of camel's milk, can be sufficiently objective about matters that do not concern them, but let any of us jibe or jape at their hotspur prophet and there would be a fine clutter.[2]

... in addition to the ordinary gregarious human life, led by us in contact with others and in the stress of our normal pursuits, there is another, a more intimate life, solitary and detached, that has its own days and months and years, such as are numbered by no measurings of common time, by no computation on any terrestrial almanac.[3]

Commentaires Anachroniques?

Le fait est que chacun de nous, gens d'église, universitaires et philosophes, sommes comme des chardonnerets en cage, sur les perchoirs prédestinés de notre éducation culturelle. Il n'est guère facile de changer les préjugés dont nous avons hérité. Nous traversons la vie dans une sorte de catalepsie, hypnotisés par le passé, emprisonnés dans les illusions du présent. Toute forme de détachement intellectuel nous est très malaisé. Il nous manque la limpide perspicacité qui appartient aux esclaves ayant tout perdu. Nous sommes trop impliqués pour ne pas être concernés, et se sentir concerné ce sera être trahi. Quand j'étais à Jérusalem, je découvris que les Arabes avaient inventé un joli jeu de mots à propos de l'Eglise du Saint Sépulcre. Ils l'appelaient l'endroit où l'âne s'était couché et avait roulé sur le côté. Ces hommes-là, dans leurs longues robes sentant le lait de chameau, peuvent être assez objectifs sur des sujets qui ne les concernent pas, mais que l'un de nous raille ou blague leur fougueux prophète, il s'en suivrait un fameux chahut. (Llewelyn Powys, non traduit)

Nous prenons alors conscience qu'en plus de la vie humaine, quotidienne et grégaire que nous menons parmi les autres et dans la contrainte de nos occupations, il existe une autre vie, plus intime, plus solitaire et plus détachée, avec ses jours, ses mois et ses années, que l'on mesure tout autrement que sur le calendrier terrestre.[4]

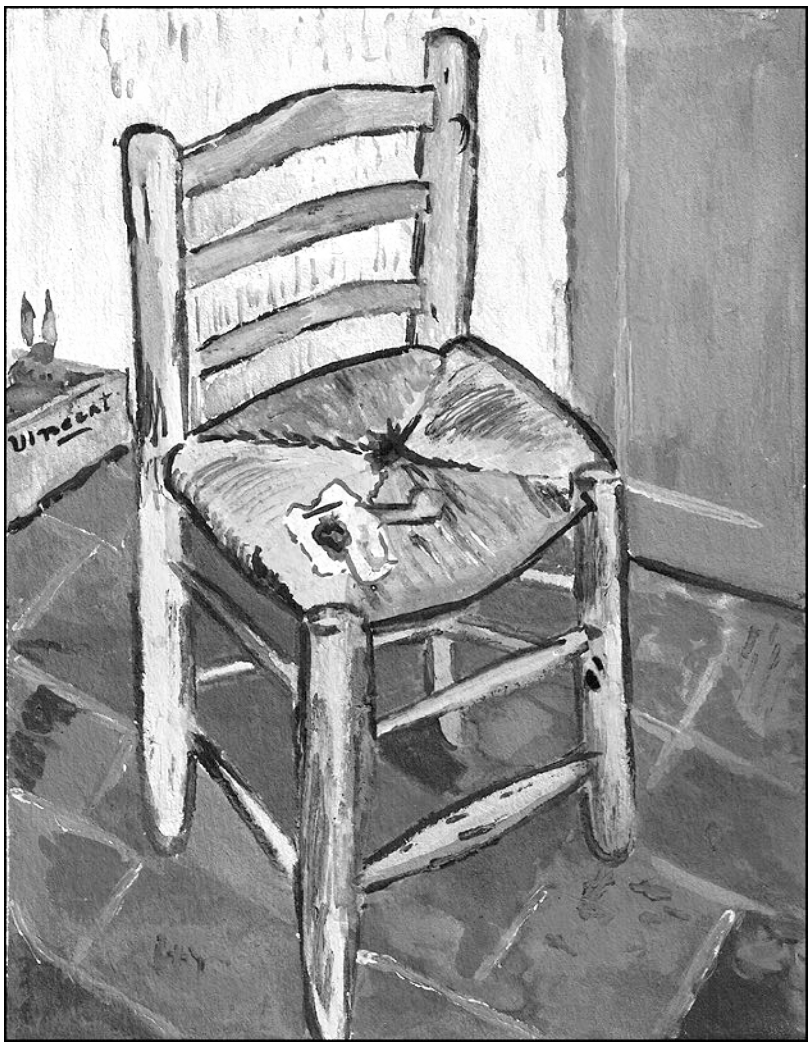
[1] The Editor would be more than happy if some reader could explain what the play of words is that Llewelyn is referring to...

[2] Llewelyn Powys, *Glory of Life*, John Lane The Bodley Head, 1938; Village Press, 1975, p.15

[3] John Cowper Powys, *Ducdame*, Double Page & Co, 1925, p.315

[4] John Cowper Powys, *Givre et Sang*, tr. D.de Margerie, F.X Jaujard, Seuil, 1973, p.253-4

I love an old chair that is worn through to the wood;
it is a chair that can tell its own tale... (TFP)



From a copy by J.P., Lycée Honoré de Balzac, Paris, 1954

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier
Penn Maen
14 rue Pasteur
22300 Lannion
e-mail: J.Peltier@laposte.net
Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros
Imprimée par nos soins
Numéro 16, 8 octobre 2008. Dépôt légal à parution
ISSN 1628-1624